



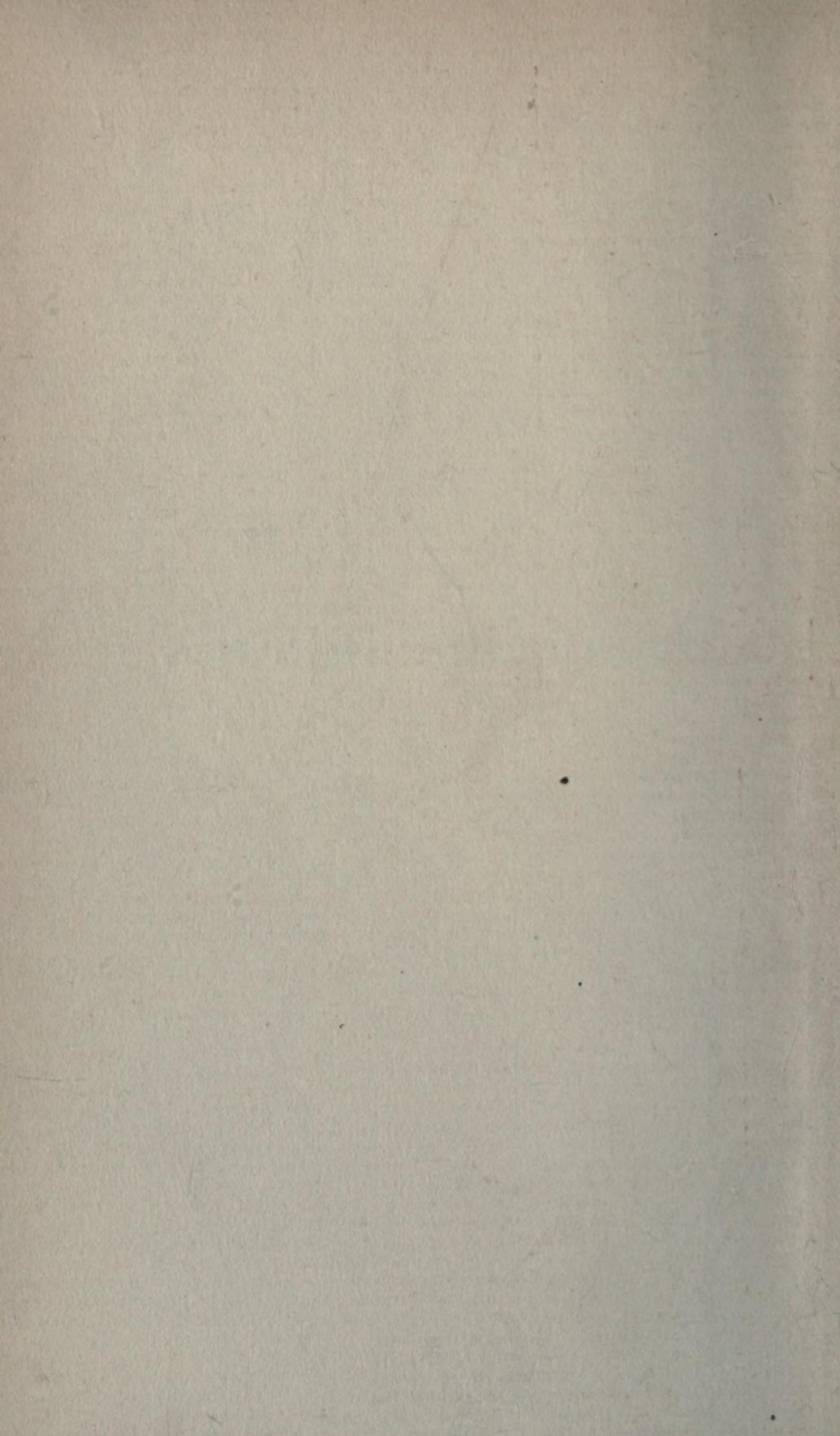






NOT  
10/1

# L'AME DES SAISONS



K 5572

VICTOR KINON

---



# L'Ame des Saisons

L'oiseau couleur-de-temps planait dans l'air léger.

PAUL VERLAINE

---

191110  
27.9.24

BRUXELLES  
Veuve FERD. LARCIER, Editeur  
26-28, Rue des Minimes

—  
1909



PQ  
2621  
I56A74

## DE LA MUSIQUE INTÉRIEURE

*Symphonialis anima...*  
(Les Victorins)

*Ce qui convient, c'est dans ton cœur une musique,  
C'est une calme, c'est une douce musique,  
— Harpe, triangle et flûte, — en tout temps, en tout lieu,  
Qui dissuade et qui conseille sans réplique,  
Pour que ton geste soit ordonné selon Dieu.*

*Car il faut que tu sois rythmique devant Dieu,  
Comme le lis qui s'ouvre au soleil et dédie  
Sa coupe immaculée en toute mélodie.  
Or, pour vivre à souhait ce songe très chrétien,  
C'est dans ton cœur une musique qui convient...*

*Très douce et par ton souffle intime modulée,  
Sur tes penses et sur tes actes déroulée,  
Noyant cris et sanglots en l'hosanna du cœur,  
Huile sur la tempête et baume sur la plaie  
Et rangeant toute chose à sa place en ton cœur.*

*Ainsi tu marcheras dans la paix de ton cœur,  
Et ta bouche n'aura que de bonnes paroles,  
Ton front sera riant et tes yeux bénévoles,  
Et tes mains ne feront pas mal aux malheureux,  
Aux malades qui n'ont pas de musique en eux...*

*Certainement la vie a de rudes étreintes,  
Elle a certainement de cruelles étreintes,  
Et te fera frémir d'angoisse et grelotter...  
Heureux pourtant qui de son cœur, au lieu de plaintes,  
Sent une évangélique musique monter !*

*Que si l'impétueuse allégresse claironne,  
Trop bruyamment et trop étourdiment claironne,  
Il faut aussi, rétablissant l'ordre voulu,  
Qu'une grave musique en sourdine bourdonne  
La souveraineté calme de l'Absolu.*

---

*Et sache, ô toi fidèle à fixer l'Absolu,  
Et sache sans gémir, et sache attendre l'heure  
Où les harpes de la musique intérieure  
Dilateront ton âme à remplir le ciel bleu  
Devant l'éternité du Triangle de feu!*

1896.



LIVRE I  
L'AZUR ET LES LILAS



## D'AUTREFOIS

L'enfance est un rosier au fond de la mémoire.

Hier, j'ai retrouvé dans une vieille armoire  
Un ancien Télémaque aux feuillets barbouillés  
De dessins à la plume et de croquis brouillés :  
Cavaliers espagnols, duels, batailles épiques,  
Oriflammes flottant sur des forêts de piques,  
Donjons noirs, émergeant des étangs assoupis  
Où d'étranges roseaux recourbent leurs épis,  
Ravins, touffes de fleurs aux calices fantasques,  
Clairs de lune argentant les sapins et les casques,  
Manteaux gonflés d'orage où luisent des estocs,

Gnomes trapus marchant en file au creux des rocs,  
Tout ce qu'un écolier peut rêvasser en classe...  
L'œil humide, je suis resté longtemps en place,  
Pâle, le cœur fondant d'un émoi triste et doux,  
Avec un grand besoin de pleurer à genoux...

Alors, j'ai tout revu : la classe aux noirs pupitres  
Où le soleil, fusant clair à travers les vitres,  
Plaquait des flaques d'or ; la chaire, le tableau,  
Avec l'exemple inscrit en un vers de Boileau,  
La carte d'Amérique où, dans la verte zône,  
En large ruban bleu s'allongeait l'Amazone,  
Tandis qu'en haut s'évaporait le Labrador,  
Le petit professeur portant lunettes d'or,  
Expliquant Télémaque avec des hoche-tête  
Si drôles ! Les copains dont l'œillade secrète  
Vous logeait à la bouche un rire folichon,  
Moussant frais, comme un vin clairnet sous le bouchon,  
Et pst ! la plume aux doigts et le nez dans le livre,  
Avec de fins trémoussements de fauvette ivre.

Moi, je ne restais coi que lorsque je rêvais.

O rêves de jadis, oiseaux au blanc duvet,  
Dont le chant me berçait comme un épithalame,

Et qui ne venez plus gazouiller en mon âme,  
Où l'ortie et la ronce étoufferaient vos nids,  
O rêves envolés, si blancs, soyez bénis !

En été quelquefois on ouvrait la croisée.  
Pendant qu'on expliquait l'Olympe et l'Elysée,  
Mon regard se perdait dans les vertiges bleus  
Du ciel où floconnaient des papillons neigeux,  
Et mon cœur rejoignait les fleurs et le feuillage  
Des lilas déferlant par dessus le grillage.  
Souvent aussi un chant flûté de rossignol  
Arrivait, charrié par la brise et si mol  
Qu'il ne faisait plus qu'un avec l'odeur des roses...  
Et c'était un concert immense que les choses !  
O l'après-midi plein d'azur et de soleil !  
O l'église à croix d'or ! O le grand toit vermeil  
Où le soleil d'ardoise en ardoise ricoche !  
Et parfois, quand tintait un son joyeux de cloche,  
Je me figurais voir, en l'azur attiédi,  
Le dimanche approchant sourire au samedi...

## CARILLON

J'ai des fenêtres à mon âme  
Qui ne s'ouvrent que le matin  
Au carillonnement lointain .  
Des angelus de Notre-Dame,  
De Notre-Dame du Matin ;  
J'ai des fenêtres à mon âme  
Qui ne s'ouvrent qu'au clair matin  
Humide et parfum de thym...

La roseur de l'aube conseille  
Âme fervente, cœur sans fiel  
Et prière envoyée au ciel ;  
L'aube s'épanouit, vermeille,  
Sur le limpide bleu du ciel,  
En vitrail rose qui conseille  
Cœur pur comme pour une veille  
De Pentecôte ou de Noël...

Voici le buisson d'aubépines,  
Voici les liserons en pleurs,  
Voici les roses églantines,  
Voici mille petites fleurs...  
Elles ont lavé de leurs pleurs,  
De leurs larmes diamantines,  
Tant de remords, tant de douleurs...  
Mon Dieu, voici mon âme en fleurs !

Le bois, de grêles symphonies,  
Accompagne un clocher lointain  
Carillonnant les litanies  
De Notre-Dame du Matin...  
Comme un oisillon argentin,  
De mon âme aux chambres fleuries  
Voici que s'échappe soudain  
L'ave Maria du matin !



CHANSONS DU PETIT PÈLERIN  
A NOTRE-DAME DE MONTAIGU



## I

Comme il chanta la veille avec les  
autres enfants.

Ronron, chanson des hannetons,  
Loin sur la plaine et par-dessus  
Notre-Dame de Montaigu,  
Ronron, chanson des hannetons.

C'est soir de mai et c'est ronron  
Les hannetons, loin, vers les plaines,  
Vers les genêts et vers les chênes,  
Ronron, chanson des hannetons.

C'est lune bleue et bon ronron,  
Elle sort d'un chêne touffu  
Notre-Dame de Montaigu,  
Ronron, dans les branches, ronron.

En or et diadème au front,  
Elle sort d'un chêne touffu  
Avec l'Enfantelet Jésus,  
Ronron, dans les branches, ronron.

C'est l'heure où le lilas sent bon ;  
Mais va dormir, car aussi bien  
C'est brève nuit et long chemin,  
Ronron, chanson des hannetons.

Et bonne nuit les hannetons,  
Demain matin bruyère et thym...  
Fais ta prière, jointes mains,  
Ronron, chanson des hannetons.

## II

Qui fut sa prière de l'heure noire.

O belle Dame tout en or,  
Voici que les oiseaux sont morts  
Et que les chiens tordent leurs chaînes,  
Tant grondent bas et sourd les chênes.

Mais dans mon cœur c'est joie et fête,  
Illumination secrète  
Et mille cierges à vos pieds  
Pour ceux-là du mauvais sentier ;

Pour la petite sœur malade,  
Pour toute la famille en rade,  
Joie de jardin au printemps vert  
Et douceur de lampe en hiver...

Et puis, ô douce Dame, et puis,  
Vœu de pèlerinage aussi  
Pour cette âme du purgatoire  
Qui prie et pleure en l'heure noire...

## III

Puis une chanson de l'heure brune.

L'ave Maria dans les bois  
On le récite à demi-voix,  
On le récite à l'heure brune,  
L'ave Maria dans les bois.

C'est un pays avec des bois  
Et de grands espaces de lune  
Et des oiseaux dont l'un parfois  
Risque une note de hautbois...

Que si dans la clairière on voit  
Fuir les bonshommes de la lune,  
Ah! vite alors, haussant la voix,  
L'ave Maria dans les bois...

## IV

Puis une chanson de l'heure blonde.

Vers l'heure blonde on dit les litanies,  
Les yeux au ciel, nacre et miel, on les dit  
A Notre-Dame qui sourit.

Car Notre-Dame en vérité sourit  
Au vitrail blond, sur un trône léger  
De nuages et de clochers.

Mais il convient à cette heure marcher  
Les bras croisés sur la poitrine, et tel,  
Selon le mode rituel,

Psalmodier les douces litanies  
A Notre-Dame qui sourit et tend  
Le sourire de son Enfant.

Or, paix à vous, maisonnettes de brique,  
Vergers, clochers, villas, de-ci de-là,  
Or paix à vous dans les lilas !

C'est l'heure où craquent sous les pieds genêts  
Et serpolets. Les muguets fleurent frais  
Sous les chênes enrubannés,

Et le vent doucement fait des musiques,  
Le vent léger qui court à Montaigu  
Par les mélèzes clair-tissus.

## V

Où l'on arrive à la chapelle des  
rossignols.

Et puis nous arrivons au pays des genêts  
Et des fougères, dans une grande forêt,

Où nous savons que la Très Sainte Vierge habite  
Une chapelle en chèvrefeuille et clématite.

Les rossignols le savent aussi ; c'est pourquoi  
Ils font une musique douce dans les bois.

Et loriots, pinsons, merles et tourterelles  
Sautillent, bec en l'air, autour de la chapelle.

La Vierge est accueillante aux enfants à genoux  
Et même elle sourit d'un sourire plus doux,

Sachant bien qu'ils s'en vont, là-bas, au sanctuaire  
Dont le dôme étoilé surgit des sapinières...

Pour moi, par les taillis où flotte un brouillard bleu,  
Je cours, pendant le temps de halte, car je veux

Dédier à Madame la Vierge un bouquet  
De fleurs sauvages et d'humides serpolets.

## VI

Tintin le matin, qui est une chanson  
joyeuse.

Tintin le matin, c'est gai tocsin,  
Tous les clochers sur les collines,  
Tous les clochers sonnent matines,  
Pendant que de légers moulins  
Tournent en croix sur les collines...  
Tintin le matin, c'est gai tocsin  
Et paysage en smaragdin !

Tintin le matin, c'est vent de thym,  
Les poulains dans l'herbe fleurie  
Partent d'un galop fou soudain,  
Les poulains dans l'herbe fleurie  
De ruisselantes pierreries...  
Tintin le matin, c'est vent de thym  
Et frétillement de poussins !

Tintin le matin, joie au chemin,  
Sur l'azur et sur la verdure  
Aux bords de la route, sans fin,  
Les arbres en fraîche verdure  
Frissonnent dans la rosée pure...  
Tintin le matin, joie au chemin  
Des oiseaux et des pèlerins !

Tintin le matin, ciel en satin,  
Parmi l'or fluide et l'opale,  
Au-dessus des nuées d'opale,  
Le soleil, lis diamantin,  
Epanouit sa fleur royale...  
Tintin le matin, ciel en satin,  
C'est dimanche de chérubins !

## VII

Où l'on entre en vue du sanctuaire.

Et maintenant, voici les sapinières.  
Donc, gravissons cette colline encor  
Et nous verrons le dôme en or.

Le chemin creux, ruisselant de lumière,  
Serpente au flanc des coteaux, à travers  
Les bancs d'ocre rouge et de fer.

Ah ! quelle fatigue et quelle misère,  
Ces pieds tour à tour cloués au sol dur  
Et ces yeux aveuglés d'azur.

Fatigue certes oui, mais pourtant chère,  
Et c'est étrangement pénible et doux,  
Ce mal intime des genoux...

Car enfin c'est pour plaire à Notre Mère  
Que nous marchons, et d'être ensuite las,  
C'est bien encore un grand soulas.

Et voici que le dôme en or s'avère,  
Et voici que le dôme luit enfin...  
Et donc à genoux, pèlerins!

## VIII

Comme il pria devant l'image de  
Madame la Vierge.

Ma bonne Mère, enfin, voyez, je suis venu !  
Maintenant je suis près de vous, à Montaigu.

Maintenant je vais vous dire de douces choses  
Et vous offrir mon cœur comme un bouquet de roses.

Et certes je vous fus un enfant peu soumis  
Et je vous attristai par des pleurs et des cris.

Mais tout est oublié, car vous êtes si bonne  
Et je vois bien que votre bouche me pardonne.

Voici que vous m'avez habillé de printemps  
Et que mon âme exulte en des nuées d'encens.

O douce Dame en or, quelles sont vos largesses !  
Mon cœur est éperdu d'amour et d'allégresse.

Maintenant c'est magnificat et joie en pleurs  
Et tous les anges font musique dans mon cœur.

Oh ! vraiment non, ma bonne Mère, c'est trop d'aise !  
Mon âme est en azur derrière les mélèzes.

Ma bonne Dame en or, ma douce Dame en or,  
Je vous offre mon cœur, et puis mon cœur encor.

Et voici que l'Enfantelet, si frêle et rose,  
Sourit, comme pour approuver toutes ces choses.

Or, enfin, concédez pour dernière faveur  
Une chapelle avec des lilas dans mon cœur ;

Une chapelle en mois de mai, Vous dédiée,  
Une chapelle toute tiède et parfumée,

Où brûleront des cierges roses, nuit et jour,  
Ma douce Dame en or qui souriez toujours !

## IX

Où c'est kermesse à Montaigu.

Murs de tilleuls, maisons de toile  
Et le dôme fleuri d'étoiles  
Avec le soleil d'or dessus,  
Joie et lumière à Montaigu !

Accordéons, flûtes, cantiques  
Et les complaintes qu'on explique  
Et bruit de chapelets confus,  
Grande rumeur à Montaigu !

Et mousez frais, la bière blonde,  
Fumez, les pipes, à la ronde,  
Et riez haut, les gars trapus,  
C'est Flandre en fête à Montaigu !

Gens du Démer et de la Nèthe,  
Or vite que chacun achète  
L'image et les bonbons voulus,  
C'est jour de foire à Montaigu !

Puis procession de chandelles  
Et lentes cloches solennelles,  
Bénédictio et salut  
A Madame de Montaigu !

## X

Où c'est le Chemin de la Croix.

Puis il faut, sur la colline,  
Suivre la Mère divine  
Dans son chemin douloureux.

Pendant l'ascension lente  
Un rossignol se lamente  
Sous les lilas blancs et bleus.

Oh ! quelle tristesse amère  
De voir cette bonne Mère  
En mortelle angoisse ainsi.

Oh ! vraiment, quelle tristesse,  
Et devant telle détresse  
Qui ne pleurerait aussi ?

Tandis que la Croix s'élève,  
Par les lames de sept glaives  
Son cœur est transverbéré.

Et les sept horribles lames,  
Et les sept glaives de flamme,  
Nous les avons enfoncés !

Douce Dame en blanc martyr,  
Douce Dame en pâle cire,  
Douce Dame en sang pour nous,

Par les fouets et la colonne,  
Par le jonc et la couronne,  
Par la croix et par les clous,

Fais-nous, à l'heure suprême,  
Trouver grâce tout de même  
Auprès du Juge en courroux.

## XI

Qui est la chanson d'adieu.

Et donc adieu, ma douce Dame,  
Car voici le moment venu  
Avec grande tristesse en l'âme,  
Et donc adieu, ô Montaigu!

Maintenant c'est vers les bruyères  
A travers le soleil tout nu,  
Mais nous emportons des bannières  
Et des bonbons de Montaigu.

Notre Vierge à nous marche en tête,  
Claire en sourire et l'œil ému  
D'avoir souhaité bonne fête  
A la Reine de Montaigu.

Puis, ô Dame des sapinières,  
Je sais qu'après ce bon salut,  
Après ces fleurs et ces bannières  
Et ces cierges de Montaigu,

Vous voulûtes bénir mon âme  
Avec l'Enfantelet Jésus,  
Et donc adieu, ma douce Dame,  
Et donc adieu, ô Montaigu !

## XII

Qui fut chantée en plein soleil.

Cuit, recuit et carbonisé  
Soit le vieux serpent de péché!

Car voici bel azur qui brûle  
Et beau soleil de canicule  
Comme une fleur d'or au milieu,  
Et c'est le déluge du feu...

Mais cuit, recuit et calciné  
Soit le vieux serpent de péché!

Or, dans ce bon ciel qui flamboie,  
Or déployez-vous donc, ma joie,  
Comme un étendard au-dessus  
Des sapins barbelés et drus...

Mais cuit, recuit, fumé, braisé  
Soit le vieux serpent de péché !

Maintenant c'est liberté fière,  
Alleluia dans la lumière,  
Et les pieds dans le sable blond  
Et la couronne d'or au front...

Mais cuit, recuit, braisé, brûlé  
Soit le vieux serpent de péché !

Le ciel mué en chaude braise  
S'appesantit sur les mélèzes  
Et les moulins rigides sont  
Crucifiés à l'horizon...

Brûlé, broyé, pulvérisé  
Soit le vieux serpent de péché !

---

Le long du sable ardent qui crie,  
Mes abeilles, sonnez furie,  
Sur les genêts, buissons de feu,  
Et la bruyère en souffre bleu...

Pulvérisé, aux pieds foulé  
Soit le vieux serpent de péché!

Térébenthine et incendie,  
Mes abeilles sonnez furie,  
L'Esprit a soufflé par le feu,  
Alleluia dans le ciel bleu...

Mais broyé, vanné, dispersé  
Soit le vieux serpent de péché!

## XIII

Qui est pour la soif.

Estaminet des bonnes bières blanches,  
Nous arrivons sous vos tilleuls enfin,  
Et c'est, selon la soif, à gorgées franches,  
Fraîcheur mousseuse et verres sur l'étain.

Or donc, groupés autour des tables vertes,  
Point de blasphèmes ici ! et c'est écrit  
En rouge et noir « Loué soit Jésus-Christ »  
(Mais laissez donc les fenêtres ouvertes).

Et sonnailles tintant à petit trot,  
Rangez vos chaises pour ceux des voitures  
Et des seaux d'eau fraîche pour les chevaux  
Empanachés de faisceaux de verdure.

## XIV

Puis une autre en paroles de paix.

Et bonsoir, papillons de six heures du soir,  
Le crépuscule fume comme un encensoir.

L'air est en miel après la chaleur apaisée  
Et voici que le ciel s'attendrit de rosée.

Et bonsoir, les petits oiseaux pépianant clair,  
Ce sera lune bleue et bon ronron dans l'air.

Et bonsoir, les villas, les moulins, les bocages,  
Et salut de la main à tous ces paysages.

---

Car voici que déjà les enfants sont venus,  
Ceux de chez nous, les plus roses, les plus joufflus.

Les voici par centaines déjà sur la route  
Se joindre à nous, encor qu'un peu jaloux sans doute;

Et les voici avec des branches et des fleurs  
Vers Notre-Dame, souriante de bonheur.

Laissez-les gambader autour de Notre-Dame,  
Car ce sont les petits surtout qu'Elle réclame.

Mais joie et fête à tous venants, paix et salut !  
C'est Notre-Dame qui revient de Montaigu.

## XV

Et celle-ci, enfin, en litanies de  
suavité.

Mais maintenant c'est la plus belle fête,  
Le ciel fleuri d'étoiles sur nos têtes  
Et grande foule en jubilation  
Et musique et procession.

Mais maintenant c'est de loin la meilleure,  
Ronron les hannetons au vent qui fleure  
Lune bleue et lilas en pâmoison  
Et cierges en fleurs d'oraison.

•

Voici les cloches à toute volée  
Au-dessus de la ville illuminée  
Et les clochers, haut jaillis dans le ciel  
Piqué d'étoiles nacre et miel.

Et souriez à tous, Sainte Marie,  
Car les enfants chantent vos litanies  
Et c'est tendresse au cœur comme jamais,  
O Madame du mois de mai !

Mais c'est fini, après ces fêtes vertes !  
Dorénavant, cœurs simples, mains ouvertes,  
Joie, pureté et toutes les vertus  
Pour Madame de Montaigu !

1898.

## LE LUNDI DE PAQUES

Haut dans le ciel les alouettes  
Tirelirent à tue-tête !

Maintenant c'est kermesse en l'air !  
Maintenant la terre féconde,  
L'immense terre verte et blonde,  
Tressaillant chaud comme une chair,  
Ondule au loin et se soulève  
Voluptueusement et lève  
Ses arbres empourprés de sève  
Vers les bleuets du chaud azur,  
Où flambe en or le soleil pur...

Haut dans le ciel les alouettes  
Tirelirent à tue-tête !

Les clairs villages sont debout,  
Endimanchés pour les grand'messes,  
Car maintenant c'est Flandre en liesse  
Et grasses mangeailles partout.  
Les gars en blouses satinées  
Et les filles enrubannées  
S'en vont, bras dessus, bras dessous,  
De bal en bal, parmi la presse  
Assourdissante des kermesses  
Où ronflent les violons fous  
Et les orgues et le glouglou  
Des pompes à bière qu'on presse...

Haut dans le ciel les alouettes  
Tirelirent à tue-tête!

Et lors sonnettes sonnaillant,  
Et cloches à toute volée,  
Les processions déroulées  
A travers champs en rubans blancs,  
Serpentent sous l'azur, houlant  
Avec croix de cuivre et bannières

Et cierges et dais de velours,  
Parmi l'encens et la lumière  
Eblouissante, avec autour  
Le magnifique et sourd mystère  
Des vastes foules en prière,  
Et les grands chevaux de labour  
Qui galopent à sabots lourds  
En martelant la bonne terre.

Haut dans le ciel les alouettes  
Tirelirent à tue-tête !

Et *Tantum ergo* finissant  
Parmi les nuages d'encens,  
Un silence de songe plane  
Sous le grand azur diaphane...

(Haut dans le ciel les alouettes  
Tirelirent à tue-tête!)

Mais lors debout et Flandre en fête,  
Christ a béni toutes les têtes !  
Et large *Te Deum* chanté,  
Flandre resplendit et verdoie,  
Flandre danse et pleure de joie

---

Aux pieds de Christ ressuscité.  
Toutes tristesses sont bannies,  
Car maintenant Flandre est bénie,  
Sa bonne terre pour l'été,  
Ses enfants pour l'éternité;  
Et vive Christ ressuscité !  
Et Flandre en fête, Flandre en fête,

Haut dans le ciel les alouettes  
Tirelirent à tue-tête !

1903.

## ANGOISSE DU SOIR

Le soir tombe. Il fait frais. Les horizons se voilent.  
Je vais par un sentier humide. Les perdrix  
Parmi les jeunes blés râlent d'étranges cris.  
Le vent fait frissonner les premières étoiles...

Le rossignol s'est tu dans les branches. Mon cœur  
A peur. Je ne sais quelle inquiétude pèse  
Sur les choses. Le vent pleure dans les mélèzes.  
Un pivert rit d'un rire éclatant et moqueur...

Décidément, il sera temps que je boutonne  
Mon pardessus, le vent étant traître ce soir.  
Le ciel se fronce et l'on dirait qu'il va pleuvoir.  
Décidément, le paysage entier frissonne...

O mon cœur, ô mon cœur, qu'est-ce donc que tu as ?  
Pourquoi si triste, alors que ce matin encore,  
Dans le ruissellement de roses de l'aurore,  
Tu remplissais l'azur de tes alléluias ?

Il n'est rien arrivé de nouveau que je sache...  
Alors, pourquoi si morne et pourquoi si meurtri ?  
Pourquoi pareil au rouge-gorge dont le cri  
Saigne et qui vole vers les ronces et s'y cache ?

Le bonheur est en fleurs parmi les jours prochains,  
Et ce matin encore, une ivresse divine  
Te faisait battre et tressaillir dans ma poitrine...  
O mon cœur, ô mon cœur, qu'est-ce donc que tu crains ?

Hélas ! on ne saura jamais ce qui se passe...  
On a comme besoin de sangloter un peu.  
On craint la sourde nuit qui rampe, on craint le feu  
Des étoiles brûlant froidement dans l'espace...

## LA RÉSURRECTION DES RÊVES

Il fait une tiédeur comme au temps des lilas,  
Lorsque les magnoliers fleurissent dans l'air gras,  
Lorsqu'on entend craquer en terre les semences  
Et lorsque, de minute en minute, il commence  
A pleuvoir lourdement, pour cesser aussitôt...  
Je transpire et je vais ôter mon paletot.  
Des nuages d'ardoise et de rouille se tassent  
Voluptueusement sur les campagnes grasses,  
Dont les champs de blé vert et les bruns labourés  
Ondulent doucement vers les bois empourprés  
Où, dorant et bronzant les nuages qu'il perce,  
Un faisceau de rayons tombe comme une averse.

Je gravis lentement la pente, en m'épongeant.  
Un ruisseau dégringole en long ruban d'argent.  
Il flotte un frais parfum d'herbe humide et de mousse.  
Un coq bruyant poursuit une poule qui glousse.  
Un moineau file, ayant au bec un brin de foin.  
Puis le silence est tel que l'on entend au loin,  
Du côté du village aux toitures vermeilles,  
Le sourd bourdonnement continu des abeilles...  
(Serait-ce que déjà les saules sont en fleur ?)

Voici le bois. — On est tout pâle de stupeur,  
A cause du silence ardent et de la force  
Mystérieuse qui soulève les écorces  
Et çà et là déjà pointille les buissons  
De châtons duveteux et de gluants bourgeons.  
Partout, sous le réseau violacé des aulnes,  
Le bois est enneigé de fraîches anémones ;  
Le taillis baigne dans un fauve clair-obscur ;  
La fuite d'un lézard crépite dans l'air pur ;  
Là-bas, d'un coudrier qui tressaille, s'élève  
Dans un rai de soleil étendu comme un glaive,  
Un nuage tremblant de pollen mordoré...

Et voici que soudain dans mon cœur, enivré  
D'une mystérieuse et divine allégresse,

Je sens des mots d'amour et des cris de tendresse,  
Comme si le printemps, tel qu'il était jadis,  
Vert tendre, blanc de neige et bleu de paradis,  
Tout le printemps, vêtu de rosée et de feuilles,  
Avec ses rossignols, avec ses chèvrefeuilles,  
Avec ses hannetons qui pendent lourdement  
Aux lilas bleus, mouillés de roses diamants,  
Avec le frais cristal, avec les folles perles  
Qui s'égouttent du bec des cailles et des merles,  
Tout le divin printemps que j'avais oublié  
Se dressait devant moi au détour du sentier!...  
J'aime ! Mon cœur est plein d'ailes et de corolles !  
Je vais dire à présent de divines paroles !  
Oh ! j'aime ! — Qui ? — Qu'en sais-je et qu'importe après tout !  
J'aime de tout mon sang frénétique qui bout  
Et de tous les sanglots de ma poitrine, Celle  
Qui va venir en souriant sous son ombrelle...

## PRIÈRE

Mon Dieu, vous voyez bien que je ne puis tenir  
A la sorcellerie intime de la sève  
Et que mon faible cœur va de nouveau fleurir  
Comme un rouge glaïeul en un jardin de rêve...

Oh ! je n'ignore pas, malgré cette douceur  
Insinuante qui circule dans mes veines,  
Quels lendemains amers attendent le rêveur  
Qui se fie aux conseils des sources et des chênes.

Mais qu'y faire ! Mon cœur, encor qu'il se propose  
Le rythme pondéré d'une prudente loi,  
Se plaît à l'onctueux et dangereux émoi  
Comme un insecte à l'ombre odorante des roses...

Mon Dieu, voyez ! Déjà je me sens amollir,  
Le printemps m'a jeté son tendre sortilège,  
Et voici que mon cœur est prêt à défaillir  
A cause du sous-bois aux étoiles de neige...

Ah ! s'il se prend à battre à grands coups pour si peu,  
Que sera-ce en avril, quand s'ouvrent les pervenches,  
Et que sera-ce en mai, lorsque, sur le ciel bleu,  
Mousseront les vergers d'écume rose et blanche?...

Sûrement, l'aventure est éparse dans l'air !  
Je suis comme un pommier tordu dans la rosée  
Qui va bientôt ouvrir ses fleurs couleur de chair,  
Toutes et follement, d'une seule poussée !...

Et alors, ô mon Dieu, que va-t-il advenir ?  
Le printemps passe, — et vient l'automne avec ses pluies...  
Je sais les pleurs amers que la sagesse essuie  
Si lentement, et j'ai gardé le souvenir...

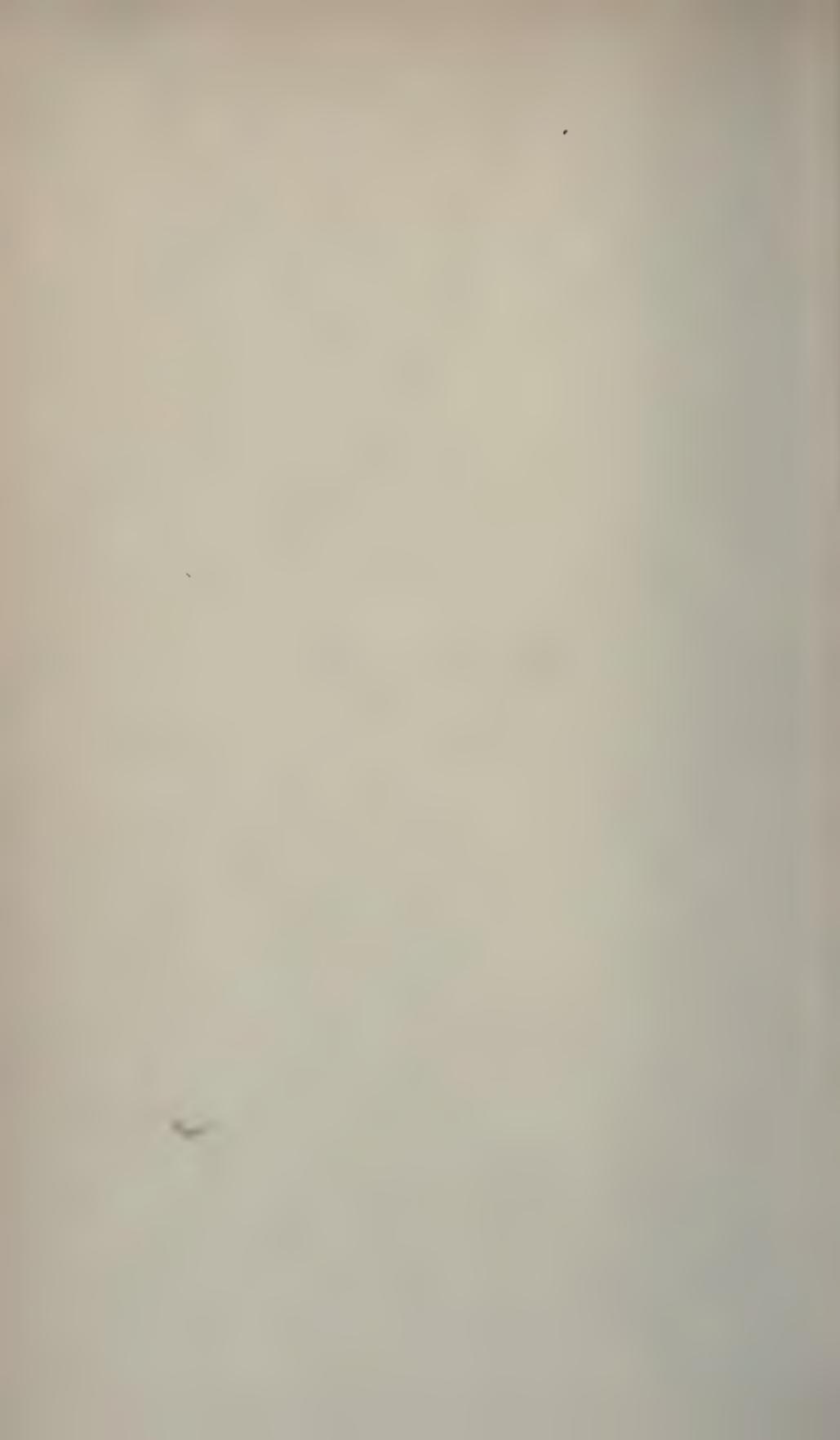
Mon Dieu, vous savez bien que j'ignore les choses,  
Que je n'y puis rien faire, et que c'est votre Main  
Qui doit me diriger par l'unique chemin  
Vers la Sœur, qui m'attend dans un jardin de roses...

Ainsi donc, bénissez ce printemps, ô mon Dieu !  
Bénissez ces bourgeons jaunes et verts qui crèvent,  
Bénissez cet afflux de sèves et de rêves  
Et tout ce sang nouveau, qui s'inquiète un peu ;

Pour que ce faible cœur et l'autre, qu'il Vous plaise  
Désigner, soient enfin fidèlement unis,  
Comme deux rossignols qui bâtissent leur nid  
Sous la dentelle verte et fraîche des mélèzes...

21 mars 1905.

PETITES HEURES POUR LE MOIS DE MAI



I

*Prélude*

Sainte Vierge, à présent c'est votre mois de mai,  
C'est votre joli mois, mignard et parfumé,  
Qui, assis à vos pieds en robe bleue et blanche,  
Ègrène en souriant, entre ses doigts jolis,  
Le clair rosaire aux grains de nacre et de rubis  
Que l'aurore suspend aux branches.

Le matin frêle et frais fume sur les collines;  
Et quand le vol léger des cloches argentines  
S'élève à l'horizon qu'on voit vibrer un peu,  
Les sveltes peupliers, feuillus de feuilles claires,  
Ont l'air de soulever le ciel dans la lumière  
Ainsi qu'un dais de satin bleu.

Toute la Terre chante et fleure en votre honneur,  
O douce Dame! Au pied de vos autels de fleurs,  
Où les cierges neigeux parmi l'encens crépitent,  
Les mères en émoi sanglotent à genoux,  
Et les fillettes, dans les prés, tressent pour vous  
Des couronnes de marguerites.

Mille processions vont à vous, Sainte Vierge,  
Avec leurs croix, leurs oriflammes et leurs cierges,  
Et les dômes dorés et les clochers aigus,  
Dans l'azur sillonné d'hirondelles et d'anges  
Sonnent au loin et carillonnent vos louanges  
De Kevelaer à Montaigu!

Or, puisqu'en ce beau mois votre bonté sourit  
Plus lumineusement et console et guérit  
Quiconque joint les mains parmi les feuilles vertes,  
Puisque, comme de fraîches roses, sur les cœurs,  
Vous laissez toutes grâces et toutes faveurs  
Tomber de vos deux mains ouvertes,

Permettez qu'à mon tour, ô débonnaire Dame!  
Je vous dise humblement les besoins de mon âme  
Et les vœux les plus chers que mon cœur a formés,  
Afin qu'ayant ainsi spécifié les choses,  
Je reçoive, du geste clair de vos mains roses,  
    Mes étrennes du mois de mai.

## II

*Sedes Sapientiæ*

O Dame, en premier lieu, donnez-moi la sagesse.  
Pas la science qu'on exige aux examens,  
Ni tout ce qu'on apprend en tenant des deux mains  
Son front (car c'est peut-être un péché de paresse  
Que ce vœu de trouver en sa tête les points  
Qu'il faut rechercher dans les livres). Néanmoins,

J'aimerais à savoir un peu de toutes choses,  
Pour que, si d'aventure il advient que je cause  
Avec ces grands savants qu'on rencontre à foison,  
Je puisse, en écoutant leurs thèses et leurs gloses,  
Sans trop d'hypocrisie et trop de trahison,  
Adhérer de la tête et leur donner raison...

---

Mais la sagesse est comme un frais gazon dans l'âme,  
Comme un gazon de calme et de sérénité,  
D'où naissent, quand une heure grave les réclame,  
Des crocus d'or et des tulipes de clarté,  
Si bien que tout penser et tout geste s'ordonnent  
Selon la joie intérieure qui rayonne...

O Dame, donnez-moi cette sagesse-là !  
Hélas ! lorsqu'en ce mois parfumé qui vous aime,  
La voix des rossignols tremble dans les lilas,  
J'imagine parfois qu'elle chante en moi-même  
Et crois que dans mon âme enfin j'ai découvert  
Les fleurs de bon conseil et le frais gazon vert.

Et c'est la joie un peu, certes ; mais la sagesse,  
Ce ne l'est pas !... Oh non ! Et même c'est alors  
Que je fais les faux pas avec moins de remords,  
En sorte que, bientôt, je pleure de détresse  
Et qu'il me faut, hélas ! les plus rudes efforts  
Pour sortir du fourré de ronce où je me tords.

Las ! ne permettez plus ces choses lamentables,  
Chassez ces feux follets qu'enflamme le Malin  
Pour m'égarer parmi les songes et les fables,  
Eloignez de mon cœur tous ces mirages vains,  
Sainte Vierge Marie ! et m'octroyez enfin  
La clarté vraie et la sagesse véritable.

## III

*Hortus voluptatis*

O Dame, j'aimerais un jardin odorant,  
Baigné de clair de lune ainsi que d'une eau pâle,  
Un jardin vaporeux aux pelouses d'opale,  
Où les roses mourraient d'amour en soupirant  
Et où les rossignols feraient de doux arpèges  
Parmi les seringas et les boules de neige.

Et là, parmi l'haleine agréable des fleurs,  
J'aimerais, pour la joie et la paix de mon âme,  
Qu'il y eût (puisqu'il faut parler selon mon cœur)  
Une fée, — oh ! très simple et pas trop grande dame,  
Sans voile mordoré. sans sceptre, sans hennin,  
Mais toute jeune fille en souliers de satin.

Elle serait debout au bord de la pelouse,  
Avec du clair de lune aux bouillons de sa blouse  
Neigeuse, rougissant d'un aimable embarras  
Et sur sa jupe unie et sombre laissant pendre,  
Dans sa main finement ouvrée en cire tendre,  
Une rose opulente et un brin de lilas.

Elle serait, ainsi qu'une pensionnaire,  
Amusée et riant de ses yeux de lumière,  
Mais toutefois émue à cause que la nuit  
Craque dans les parfums sous la lune qui luit,  
Et qu'on entend soudain, en longéant les verveines,  
Ronronner sourdement le rouet des phalènes...

Parfois, l'arome trop suave des taillis,  
La voix des rossignols aux roulades trop mièvres,  
Le feuillage bleuâtre aux frou-frous trop jolis  
Attendraient, un peu subitement, nos lèvres...  
Je lui dirais : « Je t'aime... » Elle dirait : « Méchant... »  
Et la lune rirait sous sa cape d'argent.

Donnez-moi ce jardin, douce Dame Marie !  
Donnez-le moi, si c'est possible, je vous prie,  
Avec la fée, avec la lune et les lilas...  
Je ne serai jamais tranquille sans cela.  
Car, malgré mes efforts et mes rudes promesses,  
Le songe de mon cœur y retourne sans cesse !...

## IV

*Stella matutina*

O Dame, toute vie est comme une eau qui fuit,  
Le cœur en battements incessants se soulève,  
Le jour pousse le jour, le rêve suit le rêve,  
Entre hier et demain on partage aujourd'hui,  
Jusqu'au jour où la peur fait claquer les vertèbres  
Devant le grand silence et le froid des ténèbres...

Heureux celui qui voit l'Etoile à l'horizon !  
Qu'il foule le roc dur ou le moelleux gazon,  
Qu'il trébuche parmi les roses ou les ronces,  
Sa route est bonne vers l'Etoile qui dénonce,  
Parmi l'immensité de l'horizon lointain,  
La région mystérieuse du Matin.

Ah ! faites que je sois celui-là, douce Dame !  
Ne permettez jamais que je sois abattu  
Tout à fait, comme quand on a perdu son âme,  
Et faites que toujours mes yeux, même battus,  
Même quand la tristesse ou le remords les voile,  
Se lèvent avec confiance vers l'Etoile !...

Tel un bois, avant l'aube, au déclin de la nuit :  
L'ombre est encore dense où baigne la feuillée  
Entre le ciel nocturne et la terre mouillée ;  
Pourtant le bois ramage en sourdine et bruit,  
A cause du Flambeau de neige et d'or qui brûle  
Dans l'opale et le lait nacré du crépuscule.

D'abord claque la caille, au loin, on ne sait où...  
Puis le bruant pépie à notes de rosée ;  
Puis le rossignol lance une fraîche fusée ;  
Puis le loriot flûte, et puis le sourd coucou  
Bégaie, et puis pinsons, verdiers, fauvettes, merles  
Font un jaillissement de cristal et de perles...

Tel ce bois, c'est ainsi que je voudrais mon âme,  
Devant un orient de nacre et de satin  
Où brûle doucement l'Etoile du matin ;  
Tel ce bois qui gazouille et qui roucoule, ô Dame,  
En attendant qu'avec un tumulte vermeil  
Il tressaille dans l'or sublime du Soleil !...

Mai 1905.

## LES LITANIES DU MÉLÈZE

O le plus vert parmi les verts, ô le plus pur  
Parmi les arbres frais qui festonnent l'azur,

Clair chevalier d'avril à verdoyante fraise,  
Tourelle de dentelle et de gaze, mélèze !

Arbre du Noël bleu fêté par les pinsons,  
Sapin de paradis, ruisselant de chansons ;

Arbre tendre et pieux, aimé des tourterelles,  
Et qui de Notre-Dame ombragez les chapelles ;

Doux arbre qu'on voudrait implorer à genoux,  
O héraut du printemps, intercédez pour nous !

Afin que Notre-Dame en souriant consente  
Au bonheur des oiseaux et des roses naissantes,

Que le printemps soit pur et le bois parfumé,  
Et que les rossignols s'aiment au mois de mai.

Oh ! demandez ces douces choses à Marie,  
Demandez-les, charmant mélèze, je vous prie ;

Et que vos bras feuillus, tremblants d'émotion,  
Donnent aux amoureux leur bénédiction.

12 avril 1906.

## LA PRIÈRE D'AVRIL

O mon Dieu, Vous avez disposé ce printemps  
Selon votre sagesse insondable ! J'accorde  
Qu'il convient de louer votre miséricorde,  
Si j'ai le cœur si gros et si je souffre tant.

Oui, mon Dieu, Vous avez disposé l'aventure  
Pour que mon cœur fût pris saintement dans les rets  
Des prunelliers en fleurs et des bois violets  
Où papillonne un peu de frileuse verdure.

Vous avez disposé ces choses, je le sais,  
O mon Dieu ! et j'avoue et conviens sans cautèle  
Qu'il est bon que mon cœur se traîne, privé d'Elle,  
Et rôde dans l'avril comme un oiseau blessé.

Vous avez ordonné tout ceci, je le sais,  
Ce fabuleux espoir de doutes oppressé,  
Et cet amour en pleurs parmi les fleurs, et cette  
Enervante langueur dans la brise inquiète...

Oui, Seigneur, il fallait que je fusse meurtri ;  
Il était juste et bon, utile et nécessaire,  
Qu'une Enfant au regard plus doux que la lumière  
Fît sangloter mon cœur vers un Bonheur sans prix.

Car l'hiver léthargique avait glacé mon âme ;  
Un édredon mortel la couvrait peu à peu ;  
Pour la faire revivre, il fallait, ô mon Dieu,  
Le doux rayonnement d'un sourire de femme.

Maintenant, réveillé de mon somme en sursaut,  
Je sens un feu divin brûler dans ma poitrine,  
Et, malgré que mon cœur soit couronné d'épines,  
Je comprends la noblesse et la beauté qu'il faut.

Oui, Seigneur, je comprends, moi, le faible et le lâche,  
La souffrance sacrée, et l'héroïsme pur,  
Et la nécessité de marcher sous l'azur  
Avec un cœur, blessé peut-être, mais sans tache !

Depuis que cette Enfant a rayonné sur moi,  
Je hais, comme l'enfer même, le mal infâme,  
Et je sens noblement se lever dans mon âme  
Une fière moisson de candeur et de foi.

Que votre volonté très sainte s'accomplisse.  
Décidez, ô mon Dieu, selon votre justice,  
— Et, s'il se peut aussi, selon votre bonté, —  
Du chemin qui me doit guider vers la clarté.

Qu'il s'allonge à travers la souffrance ou la joie,  
Sous l'azur lumineux ou les nuages bas,  
Parmi l'ortie ardente ou les tendres lilas,  
Merci, Seigneur, si votre Droite m'y envoie !

7 avril 1906.

Ma Bien-aimée est comme un oiseau dans les bois.  
Elle gazouille d'aise et soupire parfois,  
Et puis se tait, heureuse et douce, laissant luire  
Ses grands yeux et sa bouche agréable sourire.

Je l'aime ! Elle est surprise un peu de tout cela,  
Elle est émue un peu d'être si près des anges,  
Elle incline en rêvant sa tête de mésange  
Et s'alanguit ainsi qu'un buisson de lilas...

Oh ! je l'aime ! Je veux pour lui plaire être pur,  
Être bon, ordonner pieusement ma vie ;  
Son regard a rendu à mon âme ravie  
La robe d'innocence à ceinture d'azur !

Ma Bien-aimée est comme un oiseau dans les branches  
D'un pêcher rose ou d'un mélèze reverdi ;  
Auprès d'Elle, mon âme est comme en paradis  
Dans l'avril bleu, moussant d'écume verte et blanche.

Elle est charmante, elle est heureuse, elle dit oui ;  
L'avril léger gazouille en son œil ébloui ;  
Elle est pareille à la fauvette à tête noire ;  
Son regard est si doux que je le voudrais boire.

Elle va, elle vient, elle s'assied, sourit,  
Et se redresse, et marche, et sa robe décrit  
Avec un doux frou-frou des courbes gracieuses, —  
Et mon âme en chantant suit la capricieuse !

1906.

## LE PRINTEMPS VIOLET

Dans la forêt, austère et dénudée encore,  
Au sol fauve criblé de brins de gazon vert,  
La torsion des troncs tragiques commémore  
La semaine sacrée où Jésus a souffert.

O crucifixion des branches dans l'espace !  
Parfois, dans le silence ardent du taillis roux,  
L'oiseau grimpeur qui darde aux troncs son bec vorace  
Imite le bruit creux du marteau sur les clous...

Le printemps indécis se recueille en silence.  
C'est l'heure solennelle où le soleil descend.  
Un faisceau de rayons, dardé comme une lance,  
Empourpre les rameaux d'une sueur de sang.

Le rouge-gorge errant dans le buisson d'épines  
Mêle son cri plaintif au chant du roitelet.  
La Terre se souvient des souffrances divines,  
Et l'air du Jeudi Saint est comme violet...

Pourtant, dans le sous-bois inquiet, une joie,  
Timide encor, circule et gonfle les bourgeons;  
Déjà le chèvrefeuille en serpentant déploie  
Son rinceau de verdure à travers les buissons.

Déjà, perçant l'humus spongieux, l'anémone  
Pointe sa feuille frêle et son grelot neigeux,  
Et parmi les fourrés çà et là papillonne  
Un essaim argenté de châtons duveteux.

Par intervalles au loin les palombes roucoulent,  
Et la grive chanteuse et le merle siffleur  
Et les pinsons légers, qui voltigent en foule,  
Ont peine à refréner leur pétulante ardeur.

Qu'est-ce donc?... On dirait qu'un mot d'ordre bizarre  
Modère l'innocente allégresse des bois;  
On dirait qu'une fête immense se prépare  
Et qu'on chuchote et qu'on se concerte à mi-voix...

On sent dans le silence et la tiédeur étranges  
L'afflux impatient des sèves et des cris  
Et, sous l'azur peuplé de myriades d'anges,  
La Terre en dialogue avec le Paradis...

Le printemps violet tressaille entre les chênes.  
La Terre en frémissant porte le deuil divin,  
Mais se souvient aussi qu'un Dieu brisa ses chaînes  
Et qu'elle a bu le Sang rédempteur comme un vin.

Et c'est pourquoi, malgré l'heure crucifiée,  
Un bonheur contenu dilate les buissons,  
Et l'herbe simple et l'humble chair — purifiées ! —  
S'émeuvent de la sève obscure en longs frissons...

#### PRIÈRE

O Jésus, qui voyez si longuement languir  
Ceux-ci qui d'un seul cœur brûlent de Vous servir,

---

O Prince de l'amour et Roi de la souffrance !  
Par le bois de la Croix et le fer de la Lance,  
Par le fiel de l'Eponge et la pointe des Clous,  
Jésus, soutenez-nous et fortifiez-nous !  
Afin qu'ayant souffert patiemment l'épreuve  
Et revêtu le lin d'une innocence neuve,  
Nourris de votre Chair, lavés de votre Sang,  
Nous ayons notre part de bonheur innocent  
De la Terre, encor violette, qui s'éveille  
Parmi l'azur et le murmure des abeilles...

28 mars 1907.



LIVRE II

LE SOLEIL ET LES ROSES



## L'ACACIA

*Premiers vers pour Elle*

Mille abeilles bruissaient dans la fraîche ramée  
Du vieil acacia, dont l'ombre parfumée  
S'allongeait en velours sur le gazon fleuri,  
Et l'heure fut exquise où vous avez souri,  
Câline, et demandé des vers.

La tiède brise,  
Frôlant le chèvrefeuille en fleurs et le cytise,  
Nous apporta soudain le chant d'un rossignol.  
Ce fut d'abord un son flûté, suivi d'un fol  
Epanouissement de notes cristallines,  
Jet sonore fusant en gouttelettes fines,

Pour expirer parmi les frissons du taillis  
En un mystérieux et frêle gazouillis.  
Alors, — vous souvient-il ? — une métamorphose  
Imprima son cachet céleste à toute chose,  
Rendant l'herbe plus verte et les parfums plus doux  
Et la nature belle à tomber à genoux !  
La fleur fut un cantique et l'arbre une prière ;  
Le paysage entier trembla dans la lumière ;  
La Terre tressaillit et, dans le grand ciel bleu,  
Plus visible apparut le sourire de Dieu...

Et dans vos yeux, remplis de la douceur des choses,  
Je lus l'émotion langoureuse des roses,  
L'ivresse des oiseaux et le bonheur confus  
De l'herbe ensoleillée et des chênes touffus,  
Et tout le magnifique et pénétrant mystère  
De la bonté divine éparse sur la Terre.  
Et vous fûtes rêveuse et grave un long moment,  
Et vous avez baissé la tête doucement...

Oh ! vous me demandiez des vers, Mademoiselle,  
Et vous ne songiez pas que la voix solennelle  
De la Terre rythmait des accents glorieux  
A faire honte aux vers les plus mélodieux,

---

Que la coupole bleue au-dessus de nos têtes  
Eclipsait en splendeur les rêves des poètes,  
Que la ramée avait des murmures plus doux  
Que des accords de lyre, et que vous étiez, vous,  
Le poème vivant et la strophe très pure  
Où chantaient les frissons de toute la nature !

Juin 1901.

## INCANTATION

Je te conjure, ô Lune au-dessus des forêts,  
Toi qui viens au cristal des sources, sous les branches,  
Aspirer en tremblant l'haleine des muguets  
Et présenter ta face aux lèvres des pervenches,  
Je te conjure, ô Lune au-dessus des forêts !

Je te conjure, ô Lune au-dessus des gazons,  
Lune des soirs de juin que nimbe la rosée,  
Lune blanche qui fais fleurir les floraisons  
Et paraître la châtelaine à sa croisée,  
Je te conjure, ô Lune au-dessus des gazons !

Je te conjure, ô Lune au-dessus des villas,  
Lune que le miroir des vasques répercute  
Et vers qui, doucement blotti sous les lilas,  
Le rossignol soupire avec sa voix de flûte,  
Je te conjure, ô Lune au-dessus des villas !

Je te conjure, ô Lune au-dessus des jardins,  
O Reine des parfums dont l'ombre bleue affole  
Phalènes et bombyx et les autres lutins,  
Et les darde, vibrants, de corolle en corolle,  
Je te conjure, ô Lune au-dessus des jardins !

Par toute la douceur éparse en ce soir bleu,  
Par les touches d'ivoire en pleurs sous des mains blanches,  
Par l'arome subtil des verveines de feu  
Et les serments d'amour échangés sous les branches,  
Par toute la douceur éparse en ce soir bleu !

Je te conjure, ô Lune au-dessus de mon front,  
D'éteindre en moi la sourde et dévorante flamme  
Ou de la faire enfin, sous un charme fécond,  
Brûler en verbe d'or aux lèvres de mon âme,  
O Lune roséeuse au-dessus de mon front !

## MINUIT

La Terre est noire avec des arbres de velours,  
Sous un ciel bas, chargé de nuages d'orage,  
Et les gnomes de nuit hantent le paysage.  
Il fait un temps voilé, voluptueux et sourd.  
Dans la ténèbre tiède on éprouve un malaise  
Et telle est la chaleur qu'un drap de lit nous pèse  
Et qu'à la fin, trempé de sueur, on se lève  
Et qu'on marche à travers la chambre, comme en rêve.  
On ouvre doucement la fenêtre. O minuit !  
On dirait que le vent craint de faire du bruit,  
Telle est la sainteté profonde du mystère  
Qui s'accomplit dans les entrailles de la Terre.

On s'arrête, étonné, grave, écoutant son cœur  
Battre comme une horloge aux pulsations sourdes.  
Puis, plus calme, on s'assied ; on s'accoude, rêveur,  
Regardant les nuées immobiles et lourdes  
Et les jardins d'où monte en puissantes odeurs  
La transpiration des arbres et des fleurs.

1900.

## AURORE

De grand matin les tourterelles  
Roucoulent dans les bois d'aunelles...

Lorsque le crépuscule en fraîche pâmoison  
D'une barre d'argent souligne l'horizon ;

Lorsque la Terre est grise et blonde de rosée  
Et semble défaillir d'un émoi d'épousée ;

Lorsque l'odeur sauvage et fauve des forêts  
Se mêle au virginal arôme des muguetts ;

Lorsqu'au profond azur les étoiles divines  
Expirent dans la paix des lueurs opalines;

Lorsque la brise a des caresses de satin  
Et les oiseaux des voix de rosée et de thym;

Lorsqu'on perçoit au loin des rumeurs étouffées  
Et que dans les vallons flotte un peuple de fées ;

Lorsqu'on devine en l'air, parfumé comme un miel,  
L'amoureuse union de la Terre et du Ciel ;

Eperdument les tourterelles  
Roucoulent dans les bois d'aunelles...

Et soudain, orbe d'or aux cent millions d'yeux,  
Le soleil éclatant s'enflamme dans les cieux !

1901.

## ÉLÉGIE

Qu'il fait bon reposer sous les chênes touffus,  
Au bord de la prairie en fleurs, où midi brûle,  
Cependant qu'alentour le paysage ondule  
Dans la lumière et les bourdonnements confus...

Mon cœur a retrouvé des battements plus calmes,  
Enfin!... La douce paix m'est dévolue un peu ;  
Des ramiers roucouleurs traversent le ciel bleu,  
Des arbres verdoyants entrelacent leurs palmes...

Seigneur, j'eus tort ! J'ai trop rêvé, j'ai trop pensé,  
J'ai voulu, dans ma fougue insensée et ravie,  
Supprimer la laideur brutale de la vie,  
Et voici que mon cœur est un oiseau blessé.

Les tristesses, de jour en jour accumulées,  
Se lèvent, emplissant mon âme d'un émoi  
Presque voluptueux, et je sens sourdre en moi  
La folle explosion des larmes refoulées.

Oh ! puisqu'il n'y a plus de place pour ceux-là  
Qui marchent en levant les yeux vers les étoiles,  
Puisque les hommes sont trafiquants jusqu'aux moelles  
Et que mes mots sont ceux qu'ils ne comprennent pas ;

Puisqu'un vil intérêt fait cligner les paupières,  
Puisque la main tendue est un calcul obscur,  
Puisqu'un éclair honteux luit dans les yeux d'azur,  
Puisque tout est boueux dans nos villes de pierre ;

O Seigneur, laissez-moi communier un peu  
De l'intime bonté des choses naturelles,  
Des rayons, des parfums et des battements d'ailes  
Et du ravissement immense du ciel bleu !

Laissez-moi reposer dans l'ombre parfumée.  
Que l'herbe ait une voix et la source des yeux,  
Que tout arbre me soit un ami sérieux,  
Que toute fleur me soit une sœur bien-aimée.

Laissez-moi reposer, suivant de l'œil au loin  
La ligne sinueuse, à travers la lumière,  
Des saules bleus et blancs qui bordent la rivière,  
Et humant l'air chargé de l'arome du foin.

Je suis las; j'ai souffert du cœur et de la tête;  
La vie âpre a broyé la moelle de mes os;  
O Seigneur, permettez cette heure de repos,  
Et que la Terre soit maternelle au poète!

## ÉPITAPHE

*A la mémoire du poète  
Charles de Sprimont.*

Arrête-toi, passant. C'est ici que repose  
Un jeune homme nourri de rêves et de roses,  
Qui, tantôt paladin couvert de son écu,  
Et tantôt ménestrel au luth d'argent, vécut  
Dans un songe nacré de teintes opalines  
Comme un lever de lune au-dessus des collines.  
Il marchait, souriant et calme, sous les cieux.  
Il prononçait souvent des mots harmonieux.  
Il errait dans les bois, attentif aux murmures  
Du vent mystérieux dans les sombres ramures.  
Plusieurs, en le voyant passer, disaient : « On sent  
Que celui-ci charrie un astre dans son sang ;

Car, à travers le songe étrange qui les voile,  
On voit poindre en ses yeux une lueur d'étoile.  
Il est de ceux qui vont, au loin, sur les flots bleus,  
Ravir la Toison d'or aux monstres fabuleux.  
De son aile de feu, quand la Muse le touche,  
Un poème immortel hésite sur sa bouche,  
Et son front pur, nimbé d'un éclat singulier,  
Appelle le baiser auguste du laurier. »  
Il aimait les oiseaux, les fleurs et les fontaines.  
Il entendait souvent des musiques lointaines.  
Parfois, les yeux mi-clos, il voyait à travers  
Les lilas lumineux et le feuillage vert  
Ruisselant de soleil et bourdonnant d'abeilles,  
S'allonger un pays de songe et de merveilles,  
Planté de palmiers d'or et de glaïeuls de feu,  
Où l'air subtil tremblait comme l'eau d'un lac bleu,  
Où les oiseaux frôlaient des harpes dans les branches,  
Où de l'encens fumait parmi les roses blanches,  
Où des palais de marbre aux portiques légers  
Jaillissaient çà et là des bosquets d'orangers,  
Où allaient et venaient des figures étranges,  
Des elfes aux cheveux d'émeraude, des anges  
Faisant signe et traînant leurs robes dans l'azur,  
Et des fées de lumière aux bras calmes et purs,  
Et quelquefois, au son de mystiques musiques,

---

Des séraphins tendant des roses hiératiques.  
Mais lui, rêveur, assis à l'ombre des lilas,  
Souriait doucement et ne comprenait pas...

Maintenant il comprend ! Dans l'extase divine  
Le poème aux cris d'or jaillit de sa poitrine ;  
Et le voici debout dans la grande clarté,  
Vêtu de neige ardente et d'immortalité,  
La lyre aux doigts, parmi les lis et les colombes...

Passant, il ne faut pas pleurer sur cette tombe.

1903.

## LE MERLE SIFFLE

*Trois heures du matin*

J'ai bien dormi dans les lilas ;  
Frais lavé, plumes bien lissées,  
J'ai bu deux gouttes de rosée,  
Croqué deux larves, — et voilà !

Maintenant sifflons. Temps superbe !  
Le vent vient du Sud, si j'en crois  
La sonorité de ma voix,  
Gracile et grasse comme l'herbe.

Ça va bien. Je connais ce ciel  
Couleur du cou des tourterelles,  
Qui présage mille étincelles  
De rosée rose à goût de miel.

Tiens, les hirondelles zézaient...  
Signe excellent. Sifflons un coup.  
Pour sûr, il y aura beaucoup  
De pucerons verts sur les haies.

Ah ! quel plaisir de sautiller  
Dans l'herbe, dont l'odeur enivre !  
C'est maintenant qu'il fait bon vivre,  
C'est maintenant qu'il faut siffler !

Ohé ! c'est fête, grande fête !  
On nage comme en un bain bleu  
Et l'on distingue presque Dieu,  
Pour peu qu'on renverse la tête.

Ohé!... Mais allons sur le toit.  
Filons d'un trait comme une flèche.  
Mésange, j'ai la gorge sèche,  
Où est la gouttière où l'on boit ?

Bonjour, rossignol des murailles.  
Que penses-tu de ce ciel-là ?  
On dirait des tas de lilas  
Où de grands vers jaunes tressaillent...

Paix, les moineaux ! C'est un peu tôt  
Faire la nique à la décence.  
Pas de rixes, ou je commence  
A siffler terriblement haut !

Zon ! de brusques zigzags d'abeilles  
S'enfoncent dans l'horizon clair  
Et rosissant comme la chair  
Des bigarreaux et des groseilles.

L'air est tout thym et serpolet.  
Volons. Cherchons un point propice  
Pour voir l'aurore, et d'où l'on puisse  
Lancer de grands coups de sifflet.

Va pour les aubépines blanches.  
On siffle bien dans les parfums,  
On happe des hannetons bruns  
Et la rosée tombe des branches.

Mais finissons de babiller.  
L'aurore est comme une fournaise  
De rouges roses et de fraises...  
Je n'y tiens plus. Je dois siffler

Tout là-haut, dans l'azur, au faite  
De ce peuplier en fuseau,  
Tremblant de feuilles et d'oiseaux...  
Ohé ! c'est grande, grande fête !...

1905.

Dis, notre amour sera comme la violette,  
N'est-ce pas ? Notre amour ouvrira dans l'air pur  
Sa mignonne corolle aux pétales d'azur,  
A l'ombre des buissons, quasiment en cachette.  
Notre bonheur quotidien, nous le ferons  
En rapprochant nos cœurs, nos lèvres et nos fronts,  
Loin des soucis mondains et des tracas superbes,  
N'est-ce pas, mon Amie ? et nous le cacherons  
Dans la verte fraîcheur des feuilles et des herbes.

## LE CANTIQUE DES PARFUMS

Ma Bien-aimée est comme une rose dans l'ombre.  
Je la cherche partout et ne la trouve pas,  
Encore qu'elle veille en l'air suave et sombre.  
Un peu de tiède pluie a mouillé les lilas...  
Ma Bien-aimée est comme une rose dans l'ombre.

J'ai tordu mes deux mains sur ma poitrine en feu.  
Je le jure, ô troublants parfums, benjoin et myrrhe  
De la mystique nuit qui brûle devant Dieu,  
Elle est ma Rose et c'est son parfum que j'aspire !  
J'ai tordu mes deux mains sur ma poitrine en feu.

Je veux aimer d'amour Celle qui est venue.  
O rossignols, chantez. Il me semble parfois  
Que voilà cent-mille ans que je l'ai attendue...  
O rossignols, chantez de vos plus folles voix !  
Je veux aimer d'amour Celle qui est venue.

J'ai retrouvé enfin mon âme dans ses yeux.  
Je me souviens ; l'Enfant fut toute pâle, à cause  
Des mots trop inconnus et trop délicieux,  
Et puis elle devint plus rose que la rose...  
J'ai retrouvé enfin mon âme dans ses yeux.

Ma Bien-aimée est douce ainsi qu'un clair de lune.  
Sa chevelure est comme un bois voluptueux.  
Oh ! je veux, à deux mains serrant sa tête brune,  
Boire jusqu'au matin la flamme de ses yeux !  
Ma Bien-aimée est douce ainsi qu'un clair de lune.

Que n'es-tu près de moi, puisque tu es ma Sœur !  
Que n'es-tu près de moi, puisque la nuit est belle,  
Puisque fleurent les fleurs de l'ombre et que mon cœur  
Ainsi qu'un rossignol voluptueux t'appelle !  
Que n'es-tu près de moi, puisque tu es ma Sœur !

Ecoute!... Il fait si pur que les anges frémissent...  
Un rossignol sanglote et meurt de volupté.  
Les marronniers, bombés sous la lune, bleuissent  
Dans le scintillement de l'azur enchanté.  
Ecoute!... Il fait si pur que les anges frémissent...

Voici le soir divin que j'ai rêvé pour nous.  
Sois calme. Il ne faut plus maintenant de paroles.  
Je t'aime. Dieu sourit dans l'ombre. Il fait si doux  
Qu'on entend le baiser pudique des corolles...  
Voici le soir divin que j'ai rêvé pour nous.

Ne tarde pas. Je t'aime et t'attends, ô ma Reine !  
Nous entendrons ronfler les hannetons balourds,  
Et, sous les lampes d'or des étoiles lointaines,  
Tes yeux seront pareils à des fleurs de velours.  
Ne tarde pas. Je t'aime et t'attends, ô ma Reine !

Oh! je t'aime, et je veux te le dire en pleurant.  
C'est vrai que j'ai vécu dans la tristesse immense  
Du vide où tournoyaient mes rêves expirants ;  
Mais maintenant la vie angélique commence.  
Oh! je t'aime, et je veux te le dire en pleurant.

Tu es bonne et tu sais les choses de mon âme.  
Quand tu me vis, ô Sœur ! tes doux yeux sans orgueil  
Versèrent en mon cœur leur caressante flamme,  
Et ton sourire fut joli comme un bouvreuil.  
Tu es bonne et tu sais les choses de mon âme.

Laisse mon front brûlant s'appuyer à ton front,  
Laisse-moi m'enivrer, après toutes ces fièvres,  
De ton âme d'azur que mes lèvres boiront  
Sur la coupe de rose et de feu de tes lèvres !  
Laisse mon front brûlant s'appuyer à ton front.

Ce soir est trop divin pour un cœur solitaire.  
Les séraphins, flottant dans l'azur vapoureux,  
Mêlent au balsamique arôme de la Terre  
L'oriental encens des sanctuaires bleus.  
Ce soir est trop divin pour un cœur solitaire.

Oh ! nous ne comprendrons le soir mystérieux  
Qu'avec ta chère tête à la mienne appuyée,  
Qu'avec tes yeux noyés d'ivresse dans mes yeux  
Et ta mignonne main à la mienne liée.  
Oh ! nous ne comprendrons le soir mystérieux...

L'air est un bain de miel, de myrrhe et d'aromates.  
Dans la nuit sans baisers où je te sens frémir,  
Mon cœur est un brasier de roses écarlates...  
O Bien-aimée, il fait une nuit à mourir !  
L'air est un bain de miel, de myrrhe et d'aromates.

1906.

## LE RÉVEIL DU BOIS

*En juin, deux heures du matin. Les premières blancheurs de l'aube nacent l'horizon. Le bois craque dans la rosée.*

## VOIX DIVERSES

Pst!—Ohé!—Chut!—Lapaix!—Frr.—Silence!—Coucou.

LE CHÈVREFEUILLE, *s'étirant.*

Assez dormi. Fleurons.

UNE PAQUERETTE, *se mirant dans une goutte de rosée.*

Tremble pas, mon bijou.

## LA GOUTTE DE ROSÉE

T'es charmante.

## LA PAQUERETTE

Est-ce pas ?

## LA GOUTTE DE ROSÉE

L'exquise collerette !

## UNE ABEILLE

Est-ce qu'on va s'éterniser à la toilette ?

## LA PAQUERETTE

Ne me chiffonne pas, méchante...

## L'ABEILLE

Que de miel !

## LA PAQUERETTE

Est-ce pas ?

## L'ABEILLE

On voit bien qu'on te chérit au ciel.

UN MERLE, *perché à la cime d'un peuplier.*

Le ciel à l'orient est comme une eau de perle.

## UN SORBIER

Il faut absolument faire taire le merle.  
J'ai sommeil, moi. — La paix, là-haut !

## LE MERLE

On peut siffler.

Le ciel est comme un champ de lis qui vont brûler.

## LE SORBIER

Sornettes. Il fait nuit.

## UN PINSON

Verduron verdurette.

## LE SORBIER

Bon, il ne manquait plus que cette serinette !...

UN PIVERT, *heurtant du bec le tronc  
d'un bouleau.*

Toc toc.

## LE BOULEAU

On n'y est pas.

## LE PIVERT

On y est !

## LE BOULEAU

C'est trop tôt.

LE PIVERT, *riant.*

Ri, roupilleur! Ha ha!

LA PAQUERETTE, *au pivert.*

C'est défendu si haut!

Tu seras sûr grondé...

LE BOULEAU

Oser rire à cette heure!...

UNE TOURTERELLE, *gémissant.*

Gnan gnan gnan.

LE BOULEAU

C'est cela, la péronnelle pleure!...

UN FRÊNE

Déjà!...

LE SORBIER

Cela va-t-il finir?

LE PIVERT

Je ne crois pas.

UNE MÉSANGE, *le bec en l'air.*

Moi, je bois.

UN CHARDONNET, *dégringolant dans le  
hallier.*

Ce qu'il fait mouillé dans les lilas !...

UN MUGUET

Je suis tout ruisselant encore du baptême.

UN HÊTRE

Il fait nuit, et l'on jase un peu trop tout de même.

LE MUGUET

C'est jour !

UNE TAUPE

On n'y voit pas.

LA MÉSANGE

Mais si ! comme à travers  
Une gaze d'eau bleue et de taffetas vert...

LE MERLE

Le ciel est comme un œil géant de libellule.

UNE GUÊPE

Zon ! ça promet un beau soleil de canicule.

UN LÉZARD

Ce qu'on va s'y chauffer parmi le sable gris !...

## UNE CIGALE

A l'œuvre ! Il faut crisser un million de cris.

## LES RONCES

Nous brûlerons du souffre.

## LES GENÊTS

Et nous de l'or en braises.

## LE MERLE

Le ciel est comme un lac clapotant sur des fraises.

## UNE BANDE DE MOINEAUX

Pan pan pan, rataplan.

## LE CHÊNE

Sérieusement, non !

Vous commencez trop tôt, mes enfants.

LA MÉSANGE, *bas*.

Le bougon !

LE MUGUET, *bas, à la mésange*.

Bah ! le vieux a bon cœur, malgré son air sévère.

*au chêne*.

Est-ce qu'il est permis de fleurer bon, grand-père ?

## LE CHÊNE

C'est bon, c'est bon...

*Un silence.*

LA VOIX DU ROSSIGNOL, *au loin.*

Hélas ! O cruelle douceur !

Une flamme trop pure a consumé mon cœur,  
Et nul ne comprendra son langoureux martyr.  
Je suis pareil au vent nocturne qui soupire  
Sa plainte harmonieuse aux flûtes des roseaux,  
Et nul ne comprendra la peine de l'oiseau.

## LA TOURTERELLE

Oh ! Oh ! Oh !

## TOUS LES ARBRES ET TOUTES LES HERBES

Chut !

## LE ROSSIGNOL

Hélas ! elle m'a fui, l'ingrate !

Elle a broyé mon cœur de sa petite patte,  
Et de son bec léger, puénil et perçant,  
Elle en a fait jaillir une source de sang.

## LA TOURTERELLE

Oh ! Oh ! Oh !...

## LE CHÊNE

Paix.

## LE ROSSIGNOL

Hélas ! toute musique est vaine,  
Et le plus beau sanglot n'allège pas la peine.

LA TOURTERELLE, *au tourtereau.*

Je ne veux pas aimer, si ce n'est sans retour !

## LE TOURTEREAU

Toujours ! Toujours !...

## LE ROSSIGNOL

Mon cœur avait rêvé d'amour.

Les lilas étaient bleus sous la lune sereine ;  
On entendait ronfler le rouet des phalènes ;  
Les anges vaporeux balançaient leur essor  
Parmi les seringas et les étoiles d'or,  
Et mon cœur, alanguï dans la douceur des choses,  
But le philtre enivrant des feuilles et des roses...  
Hélas ! tout est fini ! Les lilas sont glacés,  
Les astres sont éteints et les anges blessés,  
Le parterre est sans fleurs, sans parfums, sans phalènes,  
Et dans la solitude où je traîne ma peine,  
Je sens qu'à tout jamais, ô cruelle douceur !  
Le clair de lune bleu est gelé dans mon cœur...

## LA TOURTERELLE

Gnan gnan.

## LE TOURTEREAU

Oh ! laisse-moi boire tes larmes pures!...

## LA TOURTERELLE

Bien-aimé !

## UN LORIOT

Lanturlu, les cerises sont mûres.

## LA TOURTERELLE

Gnan gnan gnan.

## LE PIVERT

Va plus loin sangloter dans le bois.

## LE CHÈVREFEUILLE

Compère loriot à la flûte de bois,  
Flûte-nous un air gai.

## LE LORIOT

O gué !

## UN COUCOU

Coucou.

## UNE PIE

Tarare.

LE MERLE

Le ciel est comme un lit de roses qu'on prépare.

UNE FAUVETTE, *arrivant en coup de vent.*

Voilà. Bonjour. C'est moi.

LE FRÊNE

Quoi de nouveau, mamour ?

LA FAUVETTE

On ne sait pas?... Le rossignol me fait la cour.

LE FRÊNE

Ah bah !

LA FAUVETTE

Parfaitement. Un rossignol notoire.  
L'aïeul de son aïeul est cité dans l'Histoire.  
Il vécut dans un parc appelé Trianon.  
Je suis marquise...

LA PAQUERETTE

Point.

LA FAUVETTE

Je suis marquise...

LA PAQUERETTE

Non.

## LA FAUVETTE

Le rossignol m'a dit : « marquise... »

## LE PINSON

Turlurette.

LE CHÊNE, *amusé*.

Qu'est-ce que c'est qu'une marquise, dis, fauvette?

## LA GUÊPE

Je sais, c'est une ombrelle à franges de couleur.

## LA FAUVETTE

Nenni. C'est une belle à visage de fleur,  
 Dont la coiffure est haute et la robe bouffante,  
 Et qui s'avance, comme une rose mouvante,  
 D'un pied mignard chaussé d'un soulier si petit  
 Qu'un roitelet des murs n'y ferait pas son nid.

## UN CHARME

Il te manque la robe à paniers des marquises.

## LA FAUVETTE

C'est vrai que j'aime mieux les paniers de cerises.

## LE CHARME

Tu n'as pas d'escarpins...

LA FAUVETTE

Ils sont tous un peu grands.

LE CHARME

Les marquises mettaient des mouches...

LA FAUVETTE

Moi, j'en prends.

LE CHARME

Les marquises faisaient de belles révérences...

LA FAUVETTE, *saluant*.

Et moi donc ?

LE CHARME

Connais-tu leurs jolis pas de danse ?

LA FAUVETTE, *sautillant*.

Gavotte. Menuet.

LA PAQUERETTE

T'es pas marquise ?...

LA FAUVETTE

Si.

LA PAQUERETTE

T'es fauvette !

LA FAUVETTE

Ah oui ! mais marquise et nymphe aussi.

Nymphe ?

LE CHÊNE

LA FAUVETTE

Bien sûr.

LE CHÊNE

Voyons...

LA FAUVETTE

C'est rose et cela nage.

LA PAQUERETTE

Oh ! tu sais pas nager...

LA FAUVETTE, *voletant*.

Si fait, dans le feuillage.

De haut en bas, de bas en haut. Voilà.

LE CHÊNE

Très bien.

LE MERLE

Le ciel est comme un bain de rosée et de thym.

LE CHÊNE

Qu'est-ce qu'on est encor, fauvette ?

LA FAUVETTE

Mille choses :

Bergère, Célimène, et ma reine, et ma rose !

Ses mots sont comme fleurs parmi les taillis verts,  
Et c'est des vers...

LE CHARME

Il fait des vers ?

LA FAUVETTE

Mais oui, des vers.

UN CHARDONNERET

C'est comme le bonhomme alors ?

LA FAUVETTE

Lequel ? Ce drôle

Qui a des bottes et un tube sur l'épaule...

UN RAMIER

Hou ! le vilain !

LA FAUVETTE

...d'où sort le tonnerre parfois ?

LE CHARDONNERET

Non pas. Celui qui perd ses pipes dans le bois.

LA FAUVETTE

Tarare ! Celui-là fait des vers pour les livres.

Mais ceux du rossignol fusent dans l'air, enivrent

Comme une tiède pluie qui tombe çà et là

Sur la poussière et sur les grappes des lilas.

## LE CHÊNE

Je gage qu'on reçoit des cadeaux?...

## LA FAUVETTE

On s'en flatte!

Des chenilles avec une corne écarlate,  
 Du linge en liseron orné de romarin,  
 Des robes d'églantine et des chapeaux de thym,  
 Des éventails légers d'aile de sauterelle,  
 Des boas en duvet de cou de tourterelle,  
 Des manteaux en velours de papillon Vulcain,  
 Des épis de brillants sertis par le matin,  
 Des broches d'œil de guêpe à facettes polies,  
 Des pendeloques en corolles d'ancolies,  
 Des bagues en saphir fragile d'abdomen  
 De libellule, et puis des gâteaux de pollen,  
 De miel, d'œufs de fourmi pétris dans la rosée,  
 Des pâtés succulents de chenille écrasée,  
 Des salades de thym, de sauge, de mouron,  
 Des bigarreaux sucrés criblés de pucerons,  
 Et des...

## LE CHÊNE

Grâce!

LA FAUVETTE, *piquée.*

Très bien. Si c'est comme cela,  
 Je me sauve.

*Elle s'envole.*

## TOUS LES BUISSONS

Non, non, fauvette !

LA FAUVETTE, *fuyant à tire-d'aile.*

Tra la la.

## LE MERLE

Le ciel est comme un rang de glaïeuls qui s'embrasent.

## LES MOINEAUX

Pan pan pan, rataplan.

## LE HÊTRE

Un moment!...

## LA PIE

Tu nous rases!...

## LE MERLE

Le ciel est comme l'eau sur un banc de corail,  
Et comme l'incendie immense d'un vitrail,  
Et comme un éventail de flammes qu'on déploie...

## LES MOINEAUX

Disputons.

## UN LAPIN

Déjeunons.

## LES GENÊTS

Faisons un feu de joie.

## LES GOUTTES DE ROSÉE

Mesdames, des bijoux !

## LES LISERONS

Des jupes de satin !

## LES CAMPANULES

Drelin drelin drelin, prière du matin !

*Un silence.*

## LE CHÊNE

Seigneur, nous élevons les bras vers votre gloire !  
 Nous nous sommes dressés en frémissant pour boire,  
 Selon votre très sage et sainte volonté,  
 Le vin d'opale et d'or de cette aube d'été.

## CHŒUR DES ARBRES

Seigneur, nous élevons les bras vers votre gloire !

## LE CHÊNE

Est-t-il quelqu'un, Seigneur, qui soit votre pareil ?  
 Votre Œil en se fermant éteindrait le soleil,  
 Et n'était votre Droite auguste qui les couvre,  
 Il n'est esprit qui pense ou corolle qui s'ouvre.

## CHŒUR DES ARBRES

Est-il quelqu'un, Seigneur, qui soit votre pareil ?

## LE CHÊNE

La vie est comme une eau qui coule dans un songe.  
Tout geste est illusoire et tout verbe mensonge,  
S'ils ne se rangent pas avec simplicité  
Au rythme éblouissant de votre éternité.

## CHŒUR DES ARBRES

La vie est comme une eau qui coule dans un songe.

## LE CHÊNE

Nous avons vécu des hivers et des hivers,  
Notre écorce a saigné sous la lime des vers,  
L'ouragan a tordu nos branches qui vieillissent  
Et la foudre à nos troncs laisse des cicatrices.

## CHŒUR DES ARBRES

Nous avons vécu des hivers et des hivers.

## LE CHÊNE

Mais maintenant, Seigneur, voici nos rameaux verts !  
Voici, dans la musique ardente de la sève,  
L'unanime hosanna de la forêt qui lève  
Ses mille bras vibrants et tumultueux vers  
L'inaccessible azur où brûle votre gloire !

CHŒUR DES ARBRES, DES HERBES ET DES BÊTES

Amen.

*L'or de l'aurore fait largement irruption dans le bois, d'où s'élève une fumée d'encens.*

PÊLE-MÊLE D'OISEAUX ET DE FLEURS

Jouons.— Mignonne! — Un baiser...— Non.— A boire!...

1903.

## PSAUME DE LA TERRE

Salut, aurore nouvelle,  
Fleuve de vie et de feu,  
Qui jaillis de la prunelle  
Séraphique du ciel bleu!  
Salut, sang de l'atmosphère!  
Salut, douce, salut, claire,  
O très sainte et salutaire  
Lumière, — regard de Dieu!

Sous ta caresse féconde  
L'azur vierge a tressailli !  
Au ras des étangs, dont l'onde  
Miroite entre les taillis,  
Les joyeuses hirondelles  
Du battement de leurs ailes  
Font jaillir en étincelles  
L'eau de lapis-lazuli.

Mille gouttelettes tombent,  
Comme larmes d'arc-en-ciel,  
Des ormes glauques, qui bombent  
Dans le bleu lavé du ciel,  
Sur l'herbe en fleur des prairies,  
Où les sauterelles crient  
Dans un bain de pierreries  
Bleu de nacre et blond de miel.

Il pleut des chants d'alouettes,  
Il neige des gazouillis ;  
Les fauvettes pirouettent,  
Les chardonnerets sont gris ;  
Et dans les blés qui tressaillent  
Le gosier ivre des cailles  
De ses cymbales d'écailles  
Scande la rosée en cris.

Il n'est arbre qu'on ne sente  
De volupté tressaillir ;  
Il n'est ruisseau qui ne chante  
Une aubade de soupirs ;  
Il n'est herbe ni fleurette  
Qui ne tremble et ne projette  
Les feux changeants d'une aigrette  
De rubis et de saphirs.

L'horizon bleuit d'extase ;  
Sur tel coteau smaragdin,  
Un champ de colzas s'embrase,  
Et sur le coteau voisin,  
Obus aux feux écarlates  
Et aux fumées d'aromates,  
Les coquelicots éclatent  
Dans les trèfles lie-de-vin.

Sur telle colline où fume  
L'encens des champs attiédís,  
Une chapelle s'allume  
De tous ses vitraux, tandis  
Qu'avec leurs feuilles, pareilles  
A des cœurs qui s'ensoleillent,  
Les tilleuls chargés d'abeilles  
Bruissent comme en paradis.

L'amour soulève mes plaines.  
Je suis ivre, ô mes lilas !  
Haut mes chênes, haut mes frênes,  
Haut mes bras, mes mille bras !  
Voici qu'en moi houle et gronde,  
Comme des orgues profondes,  
Ce rythme divin du monde  
Qui prie et ne comprend pas...

J'ai dressé ma haute taille  
Aux harmonieux frissons,  
Gonflé mon flanc qui tressaille  
De nids et de floraisons,  
Et dans la mer qui murmure  
Selon une ligne pure  
Déroulé ma chevelure  
De forêts et de moissons !

Me voici ! C'est moi, la Terre,  
Sombre et claire tour à tour,  
Le front chargé de mystère  
Et le cœur gonflé d'amour,  
Toujours jeune, quoique vieille,  
Qui parfois longtemps sommeille,  
Mais qui soudain se réveille  
Belle comme au premier jour !

Je suis debout dans l'ivresse  
Qui donne le jour aux dieux !  
Tandis que mon sein s'opresse  
D'un transport mystérieux,  
Le vent titubant qui passe  
Avec volupté m'enlace  
Et fait claquer dans l'espace  
Mes immenses voiles bleus !

Voyez, Seigneur ! Je suis belle !  
Ma hanche ardente se tord,  
L'aube à mon front étincelle  
Comme un diadème d'or,  
Ma gorge en feu se soulève,  
Dispensant à flots la sève,  
Et la vie multiple crève  
Les montagnes de mon corps !

Je suis la Mère, la Mère !  
Tous ceux-ci sont mes enfants,  
Depuis le chêne sévère  
Qui morigène les vents  
Jusqu'à l'algue au fond de l'onde,  
Et depuis l'abeille blonde  
Jusqu'au lion roux qui gronde  
Dans les antres étouffants.

O Seigneur, vers qui s'élèvent  
Mes parfums et mes accents,  
Tout ce rythme ardent des sèves,  
Tout ce bonheur frémissant  
Qui vibre de feuille en feuille,  
Que votre Face l'accueille  
Avec un sourire et veuille  
L'agrèer comme un encens !

Hosanna selon le rêve  
Lumineux de ce beau jour !  
Hosanna selon la sève !  
Hosanna selon l'amour  
Qui fait en poussières folles  
Grésiller les bestioles  
Et neiger sur les corolles  
Les papillons de velours !

O Seigneur, que vous soient douces  
Mes bêtes dont les museaux  
Dans les herbes et les mousses  
Soufflent d'aise à pleins naseaux ;  
Que votre Droite bénisse  
Mes oiseaux fous qui frémissent  
Et mes poissons qui bondissent  
Sur le vif argent des eaux.

Faites que les hommes même,  
A leur Mère ramenés,  
Aient la face un peu moins blême,  
Les yeux un peu moins cernés,  
Et qu'en ce jour d'allégresse  
Avec des cris de tendresse  
Sur mon cœur aimant je presse  
Ces douloureux derniers-nés.

Que les rustres, qui s'éveillent  
Dans la paille des greniers  
Et qui dans l'aube vermeille  
Vont aux travaux coutumiers,  
Sentent sous leur rude torse  
La mystérieuse force  
Qui palpite sous l'écorce  
Des chênes et des pommiers.

Que le fermier, qui inspecte  
Son verger d'un œil prudent,  
Sur sa face circonspecte  
Montre un sourire content  
Et, en manches de chemise,  
Chasse les merles que grise  
Le suc sucré des cerises  
Et qui filent en flûtant.

Que la faneuse, qui darde  
Le fauchet aux dents de bois,  
S'arrête un instant, regarde  
L'azur à travers ses doigts  
Et, la joue en roses, hume  
L'air sapide que parfume  
Le foin tiède et blond qui fume  
Sur le fond glauque des bois.

Que le facteur en casquette,  
Au pas ferme et régulier,  
A l'instar de la fauvette  
Siffle en foulant le sentier  
Et soudain, sautant de joie,  
D'un gai moulinet envoie,  
Dans un cerisier qui ploie,  
Son bâton de néflier.

Que la pauvre qui coupe  
L'herbe fraîche des talus,  
Tête basse et haut la croupe,  
La rosée à ses pieds nus,  
Dans une lutte gentille  
Dont son œil riant pétille  
S'escrime à coups de faucille  
Contre les bourdons velus.

Que le pêcheur à la ligne  
Qui, caché par les buissons,  
Lance au loin sa mouche et cligne  
De l'œil aux jeux des poissons,  
Sente en son humble poitrine  
L'humeur joyeuse et badine  
De la vandoise argentine  
Qui happe les mouchérons.

Et que même ceux des villes,  
Maçons, paveurs, charretiers,  
Ceux des paperasses viles,  
Commis, receveurs, greffiers,  
Dans leur cœur gris de poussière  
Aient l'indulgence plénière  
D'un rayon de la Lumière  
Qui fait sourire et prier !



LIVRE III

LE VENT

ET LES FEUILLES MORTES



SYMPHONIE DU BON OCTOBRE



I

PRÉLUDE

Les bonnes voix de l'octobre si triste  
Et si pâle en sa robe d'améthyste,  
Les bonnes voix de l'octobre si pur  
    En ses frileux voiles d'azur...

Les bonnes voix, oh ! certes les meilleures,  
Celle qui prie avec celle qui pleure  
Et celle qui, câline, obtient de Dieu  
    Toute la paix de son ciel bleu...

Mon Dieu, mon Dieu, les voici qui reviennent,  
Les bonnes voix ! et leurs grêles antiennes  
Très doucement, sur un mode berceur,  
S'infiltrèrent dans mon cœur.

Les blonds tilleuls d'un geste lent m'invitent,  
Les yeux mourants des pâles marguerites,  
Ma lampe aussi et la rafale, quand  
La vitre vibre aux coups de vent,

Le matin bleu qui frissonne et qui fume,  
Les oiselets pépant dans la brume,  
La haie humide avec les liserons  
Et la rosée et le gazon,

Et toutes ces choses certes m'invitent  
A devenir enfin, oh ! dites, dites,  
A devenir enfin un peu meilleur  
Et un peu plus simple de cœur...

## II

## PARABOLE

Seigneur, le beau jardin que Vous m'aviez commis  
S'éploie sous le vent d'octobre et s'échevèle  
Et pousse de grands cris...

Seigneur, voyez ce que j'ai fait du beau jardin !

Je n'en ai point arraché l'herbe mauvaise.  
Je n'en ai point arrosé les roses, le matin,  
Lorsque juillet les surplombait d'un ciel de braise.  
Je n'en ai point redressé les tiges, de mes mains.

Je n'en ai point taillé la vigne.  
Je n'en ai point chassé les vers.  
J'ai laissé le limon souiller ses bassins clairs.  
Les ondes sont jaunâtres et les cygnes  
Morts de faim.

Seigneur, voyez ce que j'ai fait du beau jardin !

Un jour j'ai frissonné devant mon œuvre. Alors,  
Livide et lâche en face de l'effort,  
Je me croisai les bras et je devins statue.

La bourrasque a cassé mainte branche et meurtri  
Les dahlias couchés sur les ronces. La nue  
Glace les fleurs et les pourrit de bruine. Les fruits  
S'écrasent lourdement dans la fange visqueuse  
Où guêpes et limaçons en rongent les débris.  
Les vers piquent le bulbe pur des tubéreuses,  
Et, le matin, à l'heure où le brouillard se liquéfie,  
Des toiles d'araignée en réseaux vaporeux  
Palpitent sous le ciel frileux.

Or, la statue est immobile, cependant  
Qu'un suprême jet d'eau dans sa vasque flétrie

Sanglote le néant de vivre, sourdement.  
Pourtant, par ce midi plus tiède, où son épaule  
Tressaille au doux soleil d'octobre qui la frôle,  
La statue ouvre l'œil très lentement... — L'azur  
Comme une immense fleur mourante s'étiole,  
Quelques lents papillons floconnent dans l'air pur,  
La feuille morte au soleil tiède fleure,  
Pendant qu'un angelus lointain  
Neige en convolvulus d'argent sur le jardin.

Alors, celui qui fut de pierre, des deux mains  
Voile sa face longuement, et pleure...

## III

## LE BON DIMANCHE

Le parfum d'un lointain dimanche me poursuit  
Et ranime en mon cœur la bonne flamme blanche,  
Le parfum d'un très pur et très lointain dimanche,  
Odeur de cire, odeur de tilleul et de buis...

Mon Dieu, mon Dieu, j'ai retrouvé le bon dimanche.  
Voici que je m'arrête et que je me souviens...  
Mais silence, silence, ô vous, les jours infâmes !  
Le bon dimanche étend ses ailes sur mon âme.

Les gazons furent blancs de rosée au matin,  
Les fronts furent joyeux au sortir de la messe,  
Les cœurs communiés simples comme des fleurs,  
Et la petite ville eut de douces rumeurs...

Puis ce fut une fête exquise, une allégresse  
De jardins, d'azur tiède et de bonnes odeurs,  
Et mille cloches carillonnant sur la ville  
Dimanche et gai dîner pour toute la famille!

Mais, surtout, j'ai gardé souvenir d'un salut  
Où mon cœur frissonna comme une colombe ivre,  
Ah ! surtout, j'ai gardé souvenir d'un salut  
Où je fus visité par le Seigneur Jésus.

Sur un vitrail de neige aurorale et de givre  
Les hauts cierges vibraient comme des guêpes d'or,  
L'orgue épanchait un grêle ruissellet de flûtes,  
Et l'encens bleuissait en soudaines volutes.

Alors, ayant pleuré, j'eus le front fier; alors  
Je jurai, d'un grand cri de mon âme ravie,  
De dédier au Christ étincelant ma vie  
Comme une épée et comme un bouclier d'airain !

Seigneur, les jours sont loin ! qu'ai-je fait et que suis-je ?  
Et quelle est cette peur, ce trouble, ce vertige,  
Et ce néant, qui est le mien, ces pauvres mains  
Vides, ces pauvres yeux battus, et ce cœur vain ?...

Mon âme est un rosier fatigué qui se penche.  
Le ciel est gris. Le vent hurle dans les jardins.  
Seigneur, Seigneur, accordez-moi le bon dimanche,  
Et permettez la floraison des roses blanches !...

## IV

## SOIR

Le soir est doux. Le vent à peine pleure.  
J'entends, je crois, carillonner six heures...  
Allons flâner et le long des vieux murs  
Humer l'arome des fruits mûrs...

Des nuages d'ardoise en larges bandes  
Drapent l'église en un ciel de légende,  
Drapent la lune aussi dont le croissant  
Glisse, d'éblouissant argent.

Douceur ! la ville est très tranquille, écoute !  
Rien qu'une frêle cloche goutte à goutte...  
O mais le cri des oiseaux migrateurs  
    Qui me lancine jusqu'au cœur !

La ville est en vieilles teintes d'estampes,  
Le clair de lune et les rougeurs de lampes  
Transfigurant façades et pignons  
    Et tourelles et clochetons.

Un bruit de forge en quelque rue obscure,  
Le gargouillis d'une rivière impure  
Sur qui frissonne un réverbère roux,  
    Lampe des spectres et des fous,

T'attirent !... mais détourne l'œil, prends garde,  
Et t'éloignant des ruelles blafardes,  
Laisse ton cœur émigrer vers la paix  
    Des grands vitraux illuminés...

## V

## CHANSON DANS L'AURORE

Mon âme chante doucement comme un oiseau  
Qui, blotti le matin dans une île boisée,  
S'éveille aux craquements de la jeune rosée.

Que la rivière est blanche parmi les roseaux !  
Le pont la verse doucement comme une haleine,  
Toute d'argent avec un peu de brouillard bleu.

De blancs bouleaux frileux frissonnent sur la plaine.

Mais sur la colline il y a des mélèzes,  
Tout un bouquet, avec une chapelle à croix de feu,  
Une chapelle de briques roses et d'ardoises bleues,  
Et j'y cours de ce pas, en vérité bien aise  
De dire un peu combien je suis heureux à Dieu...

Puis nous irons avec des lèvres de douceur  
Raconter la bonté des choses à nos sœurs;  
Et nous irons avec des mains de charité  
Au front des fièvres et des remords convulsés,  
Proclamant hautement par les villes moroses  
Comment l'Aurore nous advint parmi les roses  
Et qu'il ne faut plus maintenant de ces yeux durs  
Ni de ces poings crispés contre l'azur  
Ni de tous ces hoquets sauvages et impurs,  
Et que voici le temps d'être sage et d'avoir  
Le front étincelant de divines pensées  
Et le cœur parfumé comme un encensoir...

Ah ! mon âme !... elle est joyeuse, elle est légère,  
Elle est vraiment comme un oiseau dans la rosée  
Et comme une flûte dans la lumière!...

## BALLADE DU VENT

Hei hopsa ! les sorcières,  
Au-dessus des bruyères,  
Dans les nuages fous  
Qui sifflent en lanières,  
Hi hou ! les hiboux.

Hei hopsa ! les sorcières,  
Près de la sapinière  
Hurlant comme les loups,  
Une grêle chaumière,  
Hi hou ! les hiboux.

Hei hopsa ! les sorcières,  
Par le châssis sans verre  
Tremble le rayon roux  
D'une lampe de terre,  
Hi hou ! les hiboux.

Hei hopsa ! les sorcières,  
Dites-nous donc, grand'mère,  
Qui habite en ce trou ?  
C'est la mère Misère,  
Hi hou ! les hiboux.

Hei hopsa ! les sorcières,  
C'est la dolente mère  
Qui n'a que des cailloux  
Et dont l'homme est sous terre,  
Hi hou ! les hiboux.

Hei hopsa ! les sorcières,  
Des deux mains elle serre  
Sur sa gorge aux seins mous  
Un enfant de calvaire,  
Hi hou ! les hiboux.

Hei hopsa ! les sorcières,  
Hurlez, la sapinière !  
Le vent noir tout à coup  
A soufflé la lumière,  
Hi hou ! les hiboux.

Hei hopsa ! les sorcières,  
C'est la nuit plénière,  
Une petite toux  
Glousse dans la chaumière,  
Hi hou ! les hiboux.

Hei hopsa ! les sorcières,  
Et le matin éclaire  
D'un rayon pâle et doux  
Une froide et légère  
(Hi hou ! les hiboux)

Poupée en cire claire  
(Hei hopsa ! les sorcières)  
Qui gît sur les genoux  
Farouches de la mère,  
Hi hou ! les hiboux.



LA TERRE MALADE



I

MATIN DE SEPTEMBRE

Maintenant qu'un matin d'automne calme et clair  
Se soulève au-dessus des brumes violettes  
Et qu'une fade odeur d'herbe et de poires blettes  
Traîne languissamment dans la tiédeur de l'air ;

Maintenant que, parmi les treillages, Septembre  
Offre aux frelons fiévreux ses grappes d'encre et d'ambre  
Et que, sous la rosée et le soleil, les fleurs  
Ont un air de sourire en essuyant leurs pleurs ;

O mon âme, oublions les choses de la vie,  
Et même, s'il se peut, bénissons le passé  
Qui nous a fait souffrir, mais qui nous a laissé  
La candeur et la noble faim, — inassouvie !

La Tristesse adorable est là qui tend les bras  
— La Tristesse très belle et qui ne trompe pas ! —  
Celle qui pleure au fond de la langueur des choses  
Et qui descend du ciel en effeuillant des roses...

O mon âme, sois triste et ne te souviens plus !  
Vois les convolvulus et les aristoloches  
Baigner dans la rosée... Ecoute au loin les cloches  
Argentines mouiller de pleurs les angelus...

O mon âme, sois triste et t'apaisant, adore  
La Main qui t'a menée en cette bonne aurore,  
A travers la souffrance et les sombres émois,  
A travers les frissons et les fièvres parfois,

Pour qu'ayant bu ce fiel et mangé cette cendre,  
Tu puisses mieux goûter la tristesse des bois  
Et, tel un pur jet d'eau, sur les âmes répandre  
Un chant mélodieux, mélancolique et tendre.

Oh ! sois triste ! — Vois-tu, si tu n'avais souffert,  
Tu ne connaîtrais point la bonté de cette heure,  
Ni d'être appariée à l'automne qui pleure,  
Ni de languir dans le feuillage jaune et vert.

Et sois bonne ! — Comment rester dans l'amertume  
Devant cet horizon qui bleuit et qui fume ?  
Comment garder rancune et ne point pardonner  
Devant ce pur soleil que Dieu fait rayonner ?

Et comment sans tendresse et sans bonnes paroles  
Voir les roses pleurer des larmes de rubis  
Et Septembre gagner ces premiers cheveux gris  
Que les fils de la Vierge accrochent aux corolles ?

Oh ! tu n'espérais plus un semblable matin,  
Tissu de soleil tiède et de frileux satin,  
Et tu n'attendais plus cette caresse exquise  
Des arbres, du soleil, du ciel et de la brise...

Tu n'aurais point ta part du poème azuré  
Sans l'ancienne souffrance et sa mélancolie.  
Va, n'envions point ceux que la souffrance oublie  
Et plaignons les yeux durs qui n'ont jamais pleuré!...

Telle est la vieille loi, que les âmes s'affinent  
Sous les coups du Destin qui s'érige en bourreau  
Et que les cœurs saignants sont le rouge terreau  
Où poussent les beaux vers et les strophes divines !

Car souvent c'est d'angoisse et de sanglots coupés,  
Et c'est de pleurs brûlants, et c'est de poings crispés,  
Et c'est de rage au fond des sourdes nuits qu'est faite  
La chanson qui jaillit des lèvres du poète !

Mais à présent, sois calme, oubliant le passé...  
Compatis doucement au ciel violacé,  
Sois la garde-malade aux gestes de mystère,  
Et t'assieds au chevet de ta mère, la Terre...

L'heure est d'un rythme égal et calme sous l'azur ;  
La brise, ayant fermé les ailes, se recueille :  
La Terre respandit ; le silence est si pur  
Qu'on entend le soleil glisser de feuille en feuille...

Va donc, mon âme, et sois attentive au soupir  
Lointain des peupliers, et tendrement accueille,  
Puisque te voilà bonne à force de souffrir,  
Accueille le parfum des fleurs qui vont mourir...

## II

## LES JOURS QUI PASSENT

Les jours, tantôt brumeux et tantôt violets,  
Les jours tièdes, les jours mornes, les jours voilés  
De mousseline blanche et de taffetas mauve,  
Ceux qui luisent du blême éclat d'un crâne chauve  
Sous l'averse qui claque et sous le soleil blanc,  
Ceux qui baignent dans un brouillard étincelant,  
Ceux qui grelottent dans la bruine et qui pleurent,  
Ceux qui sommeillent doucement et dont les heures  
S'effeuillent comme des corolles de velours,  
Les jours navrés, les jours nostalgiques, les jours  
Se traînent dans l'effroi des vastes crépuscules,

Vers l'horizon qui fume et les nuées qui brûlent.  
Parfois il en est un qui se soulève encor  
Voluptueusement, dans un poudroïement d'or,  
Et qui, s'illuminant d'un sourire suprême,  
Fleurit sous le ciel bleu comme un lourd chrysanthème.  
Mais sitôt que le soir, dans les lointains laiteux,  
A fait beugler les bœufs qui rentrent deux à deux,  
Le jour découragé s'affaisse sur la plaine  
Et se laisse mourir en sanglotant à peine...  
Oh ! qui dira l'angoisse et le sourd désespoir  
Des jours désabusés qui saignent dans le soir !

En ville, on les plaint moins, — bien que toujours, en somme,  
Un peu du jour qui meurt sanglote au cœur de l'homme,  
Et l'on va et l'on vient comme par le passé.  
Pourtant, d'un air vieillot, lamentable et cassé,  
Vers six heures du soir, quand les cheminées fument  
Et quand les vitres l'une après l'autre s'allument,  
La ville, sous la pluie d'argent des carillons,  
Tasse frileusement ses toits et ses pignons  
Autour du vieux clocher qui coupe de sa flèche  
Les nuages saignants qu'un dragon fauve lèche...

Mais, aux champs, le chagrin des jours étreint le cœur,  
Et s'il arrive que, le soir, un promeneur

---

Attarde ses pas lents le long d'un pré qui fume ;  
S'il hume le parfum végétal de la brume,  
S'il entend les perdreaux crisser leurs cris de sang,  
Si d'un pied anxieux il écrase en passant  
Un de ces champignons énormes et putrides  
Qui paraissent pétris d'or et de cantharides,  
S'il contemple tantôt les vallons violets  
Des prés marécageux, hantés des feux follets,  
Et tantôt l'horizon des collines où plane  
En longues bandes la fumée des feux de fane,  
Tu verrais tout à coup cet homme tressaillir  
Devant le ciel zébré de flammes, et pâlir  
A cause du silence immense de la Terre  
Et parce qu'à travers le tragique mystère  
De l'ombre incandescente et du soleil couché,  
Les hauts peupliers noirs ont tout à coup bougé!...

## III

## LE COUP DE VENT

Je fermai ma fenêtre et j'allumai ma lampe.  
Triste, je réfléchis, une main à la tempe :  
« Je ferais bien de lire et de rêver un peu...  
Mais j'ai le cœur si lourd de larmes, ô mon Dieu !  
Pourtant, lisons. » — J'ouvris un livre de voyages.

Il est doux de voguer sur des fleuves sauvages,  
Le long des baobabs et des palétuviers,  
Tandis que l'on entend des oiseaux singuliers  
Mêler leurs gazouillis au rauquement des tigres...

Soudain un coup de vent claqua contre les vitres,  
Suivi d'un hurlement lointain et continu.

Alors, ayant rouvert la fenêtre, j'ai vu  
La Mort, — j'ai vu la Mort à la claire denture,  
Dont le rire incisif insulte la nature,  
Sur un cheval aux dents jaunes, au crin flottant,  
Passer, bride abattue et le suaire au vent,  
Roide, piquant des deux de ses talons de marbre;  
J'ai vu la Mort, parmi les hurlements des arbres,  
Sur le fond des nuées aux tons fauves et faux,  
Galoper dans l'espace en brandissant sa faux !  
Au loin, les peupliers d'Italie aux troncs frêles  
Sifflaient et se courbaient en courbes parallèles,  
Un saule échevelé dans l'ombre se tordait,  
Et la Terre, ayant vu le Monstre, haletait...

Il disparut enfin dans la rafale rauque.  
Je demeurai longtemps devant la houle glauque  
Des feuillages, brisés par un sanglot profond,  
Quand tout à coup le vent, sournois et sourd, d'un bond,  
— O lugubre présent que la Faucheuse apporte ! —  
Engouffra dans ma chambre un vol de feuilles mortes.

## IV

## LES LITANIES DES FLEURS

O fleurs en demi-deuil de mauve et d'amarante,  
Fleurs où fleurit le sang de la Terre mourante,  
O fleurs d'octobre, fleurs dont les calices las  
Tremblent dans les brouillards violets et lilas;

O fleurs, dans la rosée et l'aurore baignées,  
Sous le réseau frileux des toiles d'araignées,  
O fleurs où s'alanguit en un frisson vermeil  
Le resplendissement suprême du soleil;

O fleurs, mourantes fleurs, belles entre les belles,  
O fleurs qui dans le bleu matin étincelez,  
O sanglotantes fleurs dont les larmes ruissellent  
En diamants fondants et rubis étoilés ;

Bégonias, béants comme des plaies qui saignent,  
Dahlias, dont les fleurs de bruine s'imprègnent,  
Pétunias meurtris, lassés, violacés,  
Traînant péniblement vos rameaux enlacés ;

Et vous, belles-de-jour, ô frileuses lianes,  
Dont les feuilles en cœur et les fleurs diaphanes,  
Dans le ruissellement lumineux du matin,  
Paraissent implorer la grâce du Destin ;

Et vous, prestigieux et mornes chrysanthèmes,  
Qui, résumant le ciel automnal, empruntez  
Au Levant le sang rose et les opales blêmes,  
Au Couchant le sang noir et les ors veloutés ;

Et vous, lobélias, bleuissant les corbeilles,  
Vous, asters violets, qui bourdonnez d'abeilles,  
Vous, tournesols, où l'or du soleil resplendit,  
Vous, sauges, où son sang écarlate jaillit ;

O frêles fleurs en pleurs, ô vierges et martyres,  
O fleurs dont les regards adorables expirent,  
O fleurs d'amour, ô fleurs de calme et de clarté,  
O fleurs de bonne mort et de suavité;

O fleurs dont la douceur intime et sympathique  
Caresse les fronts las et les cœurs opprésés,  
O fleurs dont la langueur est comme une musique,  
O fleurs qui consolez, ô fleurs qui guérissez;

O fleurs que je distingue à peine de mes rêves,  
O douces fleurs en qui mes tristesses s'achèvent,  
Fleurs qui portez mon âme en vos calices purs  
Et l'offrez sanglotante aux baisers de l'azur;

O fleurs, je vous bénis pour la sollicitude  
Dont vous avez enveloppé ma solitude,  
Je vous bénis, ô belles fleurs, ô bonnes fleurs,  
Pour vos baisers, pour vos sourires, pour vos pleurs;

Et je vous loue, ô fleurs miséricordieuses,  
Parce que vous avez, devant le soleil pur,  
Du geste frêle de vos corolles pieuses  
Fiancé ma tristesse à celle de l'azur!

## V

## NOCTURNE

Il fait trop tiède pour la saison. On dort mal  
Par ce temps lourd, sucré d'un parfum tropical.  
Le vent, que le grelot de la pluie accompagne,  
Tambourine à ma vitre une danse d'Espagne.  
Comme il pleut! Comme il pleut! Il y aura demain  
De grands étangs, pareils à des miroirs d'airain,  
Et sûrement, dans l'herbe, au pied des noirs mélèzes,  
D'énormes champignons couleur de terre glaise...  
C'est drôle à quoi l'on songe en glissant peu à peu  
Au sommeil !... — A présent, finissons, s'il se peut,

Et dormons.—Mais d'où vient qu'en l'absence de lampe  
La nuit ait des clartés de grisaille et d'estampe?...  
Las ! On dort mal, les yeux ouverts. Cela suffit.  
Il est sot de muser et d'écouter au lit  
L'horloge de la mort qui bat dans la muraille...

Tumulte. Des chevaux piaffent. On ferraille.  
De la lumière. Cris. Un tremblement blafard.  
Est-ce qu'on assassine un homme quelque part?...  
Non. C'est une voiture. Ecoute... Elle est passée.  
Elle a dû cahoter longtemps sur la chaussée  
Où son œil rouge était seul à luire à travers  
La solitude de la pluie et des bois verts...  
(Il y a cependant des chats maigres qui rôdent.  
Ils font beaucoup de tort au gibier. Ces maraudes  
Félines font saigner les perdreaux grelottants.  
Il y avait aussi des voleurs, dans le temps...)  
Il ne pleut plus. — C'est stupéfiant, le silence !  
Il ne se tait jamais tout à fait, quoi qu'on pense.  
Il chuchote. On entend quelque chose toujours.  
L'espace est une mer de bruits profonds et sourds,  
Et quand les bruits qui sont à la surface meurent,  
On dirait que Dieu parle et que les anges pleurent...  
Jadis, lady Macbeth entendit cette voix,  
Chacun de nous l'entend dans l'ombre quelquefois,

Et notre orgueil subtil reste court d'arguties  
Devant les mots confus qu'elle nous balbutie.  
Heureux le sage qui, dans un calme profond,  
Ecoute le silence en se voilant le front!

La nuit doit être bien avancée, — et je veille !  
Je dormirais, n'était ce tintement d'oreilles...  
Mais non, ce sont les cris des oiseaux, dans le vent...  
O ces oiseaux lointains !... J'y ai pensé souvent.  
Ils vivent dans le Nord, par delà la Hollande,  
En un pays de brume et presque de légende  
Où des saules légers tremblent le long de l'eau...  
Ils vivent à travers des blancheurs de halo...  
Parfois, de l'eau qui dort en des vapeurs de rêve,  
Leur bec jaune, d'un geste allègre et sec, enlève  
Une anguille au museau cauteleux et méchant,  
Un gardon dont le ventre est écaillé d'argent,  
Une tanche olivâtre aux visqueuses nageoires...  
Le soir, ils vont dormir sous les racines noires.  
Ils vivent tout l'été dans ce décor frileux,  
Parmi les nénuphars blancs et les iris bleus.  
Mais tous les ans ils nous reviennent à l'automne,  
Avec un gargouillis de flûtes monotones  
Gouttant de leurs becs plats qui mâchent le brouillard...  
Ils dardent, on ne sait vers où, leur vol hagard.

Sont-ce des échassiers ou bien des palmipèdes?  
On ne sait pas au juste... Ah ! comme ils nous obsèdent,  
Ces oiseaux fabuleux que l'on n'a jamais vus  
Et qui fendent la nue avec leurs cous tendus !...  
— Il fait trop chaud. La nuit pèse sur les feuillages...  
La Terre au loin s'étend sous les fauves nuages...  
— Au nom du Ciel, tâchons de fermer un moment  
Les yeux ! — Il recommence à pleuvoir doucement.

## VI

## LES ARBRES

Songe aux arbres, mon cœur, songe aux géants tordus  
Silencieusement dans la brume, mordus  
Du froid, voués la nuit aux ténèbres de suie,  
Souffletés par le vent et fouettés par la pluie,  
Songe, songe à ces grands frères dans la Douleur,  
Songe aux arbres, songe aux sombres arbres, mon cœur...

Aux chênes monstrueux qui sourdement s'efforcent  
D'écarteler la nue entre leurs branches torses ;

Aux ormes qui, bombant leur masse glauque et brune,  
Laissent choir doucement leurs feuilles une à une ;

Aux tilleuls d'or, gorgés de soleil, qui se fanent  
Mollement en feuillets tièdes et diaphanes ;

Aux platanes ombreux dont les feuilles palmées  
Tombent, en tournoyant ainsi que des almées ;

Aux frênes convulsifs dont les rameaux se tordent  
Avec un sifflement de verges et de cordes ;

Aux marronniers dont les dômes sombres et graves  
Grondent comme la mer sous les nuées qui bavent ;

Aux trembles qui, dans le silence de la plaine,  
Grelottent d'une fièvre éternelle et lointaine ;

Aux maigres peupliers qui bordent les usines  
Et qu'insulte le rire obscène des machines ;

Aux bouleaux qui, perdus dans les brumes glacées,  
Elèvent en pleurant leurs branches enlacées ;

Aux saules qui, le long des rivières, sanglotent  
Et dont les cheveux verts dans l'eau jaunâtre flottent ;

Aux hêtres qui, de leurs grands bras de marbre, étalent  
Un feuillage d'airain, plein de sang et de râles ;

Aux sapins qui, figés dans leur verdure sombre,  
Sifflent comme les mâts d'un navire qui sombre ;

Songe, songe, ô mon cœur, à ces Titans qui sont  
Fiancés au vertige et rivés à l'affront ;  
Songe aux géants feuillus, premiers-nés de la Terre,  
Qui, sous le poids d'un sourd et tragique mystère,  
Rêvent obscurément en grelottant de peur ;  
Songe qu'ils vivent dans une morne stupeur,  
Que jamais leur ennui lugubre n'appareille  
Vers un destin nouveau, que leur souffrance veille  
Quand la tienne en la paix des douces nuits s'endort,  
Qu'ils ont connu cent fois les affres de la Mort,  
Et que, quand on croirait leurs misères finies,  
Ils renaissent pour de nouvelles agonies ;  
Songe qu'ils sont là-bas, sans nombre, dans les bois,  
Et que, tordus, hagards, ils clament, d'une voix  
Dont le sanglot ressemble au tonnerre qui gronde,  
L'immortelle Douleur qui saigne au cœur du monde !



SAGESSE D'OCTOBRE



## I

Les frondaisons blondes et brunes,  
— Faites silence, les rancunes ! —  
S'inclinent sur la mort des fleurs,  
— Faites silence, les rancœurs !

Le silence a des voix étranges...  
Il fait si doux, il fait si pur  
Que l'on entend le vol des anges  
Mélancoliques dans l'azur.

Est-ce la mort ou le sommeil ?  
Un lézard bouge dans la mousse...  
Est-ce le rêve ou le réveil ?  
On ne sait pas, mais l'heure est douce.

Faites silence, les rancunes !  
Mon âme est comme un clair de lune,  
Faites silence, les rancœurs !  
Les anges dorment dans mon cœur.

## II

Oh ! naufrager vers une île lointaine,  
Etre déposé par la mer  
Aux pieds de la princesse Marjolaine,  
Svelte en sa robe lilas clair...

Elle serait debout, fée enfantine,  
Une rose rouge à la main,  
Offrant sa bouche innocente et mutine  
A tous les baisers du matin.

Je lui dirais très simplement : « Je t'aime,  
O Marjolaine, et me voici. »

Elle dirait très simplement de même :  
« Merci, je t'aime bien aussi. »

Les bengalis, les aras, les perruches  
Jacasseraient dans les palmiers,  
On entendrait une rumeur de ruches,  
Des roucoulements de ramiers...

Oh ! dans une île, aux pieds de la Princesse,  
Au rythme sourd des grands flots lourds,  
Parmi les fleurs tropicales, sans cesse  
Vivre d'amour, vivre d'amour !...

## III

Marjolaine est morte phtisique,  
Les anges pleurent en musique.

Elle gît froide dans le thym,  
Tous les oiseaux sont orphelins.

Ne pleure pas. C'est inutile.  
Les sauvages rôdent dans l'île.

Ne pleure pas, ne pleure pas,  
Les anges ont tinté le glas.

Y a-t-il seulement une île ?...  
Ne pleure pas. C'est inutile.

Y a-t-il seulement la mer ?...  
Tout est fantôme et bulle d'air.

Marjolaine est morte, elle est morte...  
Un chat haineux gratte à la porte.

De profundis, de profundis,  
Les démons ont fauché les lis.

## IV

Ecoute, l'heure passe,  
Qui peut la retenir ?...  
Il n'est rien qui ne passe,  
Tout meurt et tout s'efface,  
Même le souvenir.

Ecoute, l'heure songe  
A quels bonheurs lointains?...  
La vie est un mensonge,  
Le songe suit le songe,  
Et les songes sont vains.

Ecoute, l'heure pleure  
En long miserere...  
Ah ! qu'est-ce qui demeure  
Des larmes que l'on pleure  
Et que l'on fait pleurer ?

## V

Le cœur a soif, le cœur a faim  
D'un peu d'aurore et de rosée,  
Le cœur a soif, le cœur a faim  
D'un peu de lilas et de thym.

Le cœur a peur, le cœur a froid,  
Les heures blondes sont passées,  
Le cœur a peur, le cœur a froid,  
Le cœur se meurt d'on ne sait quoi.

Le cœur est un oiseau meurtri  
Qui traîne ses ailes brisées,  
Un frêle et faible oiseau meurtri  
Qui rend le souffle sans un cri.

## VI

Quelle est cette musique et quelle est cette voix ?  
Est-ce toi qui m'appelles, mon âme, est-ce toi ?

Voici que j'ai tremblé d'effroi jusques aux moelles,  
J'ai peur de toi comme d'un puits rempli d'étoiles.

Je ne te connais pas... Je ne te connais plus...  
Ta voix sonne de loin comme les angelus.

Laisse-moi dans la brume, au pays des mensonges,  
Ah ! laisse-moi flotter, songe parmi les songes...

N'approche pas... Mon front est couvert de rougeur.  
N'approche pas... Il fait trop sombre dans mon cœur.

O mon âme, est-ce toi ? J'ai peur... Tu es trop belle.  
O mon âme, ô mon âme, est-ce toi qui m'appelles ?

## VII

C'est moi ! Je suis venue  
Vers ton cœur tourmenté ;  
Me voici, belle et nue  
Comme l'éternité !

C'est moi qui suis toi-même  
Plus que ce cœur fiévreux,  
Et l'eau de ton baptême  
Ruisselle à mes cheveux.

Lève-toi de la fange,  
Reconnais-moi ! Je suis  
Pure comme les anges,  
Calme comme la nuit.

Suis-moi. Je sais la route  
Vers les îles, là-bas,  
Où Marjolaine, — écoute ! —  
Chante sous les lilas.

Il ne faut pas comprendre,  
On n'a jamais compris,  
La sagesse est d'attendre  
L'aube parmi les lis.

Suis-moi d'un pas docile.  
Par delà le tombeau,  
Nous trouverons les îles  
Dans l'azur chaud, là-haut !

LIVRE IV

LA NEIGE ET LES LAMPES



## INTÉRIEUR

Qu'est-ce qui craque dans la chambre à travers l'air ?  
Serait-ce qu'on entend voler, les soirs d'hiver,  
Les fantômes des mouches mortes ou, peut-être,  
Les farfadets tambouriner sur la fenêtre ?  
Soyez prudent, la chambre est étrange l'hiver...

Sous un souffle de vent ou sous un souffle d'âme,  
Dans le foyer se gonfle et s'allonge la flamme.  
Le chat ronronne en s'étirant dans le fauteuil,  
Et semble saluer d'un placide clin d'œil  
Les lutins du foyer qui dansent dans la flamme.

Voyez ! les ombres vont et viennent sur le mur.  
Quelque chose a gémi dans le bahut obscur.  
La pendule fait son tic-tac, grave et sournoise  
(Je crois que les soldats de plomb lui cherchent noise...)  
Mais voyez donc, voyez les ombres sur le mur !...

Le large abat-jour vert, tamiseur de mensonges,  
Favorise le vol mystérieux des songes,  
Et n'entendez-vous pas le rire querelleur  
De la dame de pique et du valet de cœur ?...  
Le large abat-jour vert favorise les songes.

Il se fait tard. La chambre est louche et fait du bruit.  
Il ne ferait pas bon y veiller à minuit.  
Voici déjà la lune froide qui essuie  
Le givre de sa face à la vitre bleuie...  
Vite ! soufflez la lampe et couchez-vous sans bruit.

## A CELUI QUI DORT

O toi qui dors, tu ne sais pas ce qui se passe  
Pendant la nuit de gel qui craque dans l'espace ;  
Tu ne sais pas, tu ne sais pas, étant pareil  
A ceux qui dorment sous les ifs l'autre sommeil,  
N'étaient l'attouchement des couvertures tièdes  
Et le songe qui rôde en ton âme inquiète,  
Où celui que tu fus cherche à nouer sa main  
A celle de celui que tu seras demain.  
Pourtant autour de toi le silence est si dense,  
Imbu d'une si sourde et subtile cadence

Qu'on le dirait tissu de souffles et de voix  
Et que des cloches d'or y sonnent quelquefois...  
Le lavabo chuchote et l'armoire s'éveille,  
Les chaises, les fauteuils sournois prêtent l'oreille,  
Et la lune à travers les vitres fait semblant  
D'apaiser le tumulte avec un rayon blanc...  
Mais toi tu n'entends pas, étant pareil aux bornes  
Bombant leur front de pierre au bord des routes mornes,  
Sans souci de la lune éclatante qui met  
Une ombre oblique et bleue à leur masse, — n'était  
Que ta poitrine, en lents mouvements, se soulève  
Et que parfois aussi, sous l'étreinte du rêve,  
Ta bouche expire, en s'entr'ouvrant avec effort,  
Un souffle sourd où sourd une angoisse de mort...

O toi qui dors, tu ne sais pas combien est mince  
Le verre de la vitre, où le gel gratte et grince,  
Et qu'au delà s'étend, sans fin, de toit en toit,  
L'espace bleu rempli d'étoiles et de froid...  
La campagne est là-bas sous l'étoile polaire,  
La campagne bleuâtre et dure, toute claire,  
Avec des bandes d'ombre et d'étranges buissons,  
Hérissés et tassés comme des hérissons ;  
Avec le clair de lune immense, que les haies  
Découpent çà et là de leurs lignes de craie ;

Avec la houle des labourés poivre et sel ;  
Avec les chemins bleus aux ornières de gel ;  
Avec le froid qui craque aux brindilles fleuries  
De dentelle mortelle et d'âpres pierreries ;  
Avec des prés marbrés de glace et de verglas,  
Et des arbres tordant en silence leurs bras ;  
Avec un braconnier à l'affût sous les saules ,  
A plat ventre, le cou rentré dans les épaules,  
Tenailant le fusil dans ses poings frémissants,  
Le nez bleui, la pipe aux dents, les yeux luisants,  
Sous le gel qui mordille et vrille à dents d'aiguille  
Et sous le firmament halluciné qui brille  
D'un feu si froid et si fougueux que, par moments,  
On dirait que le ciel éclate en diamants,  
Et que l'on voit, à l'horizon, sous la lune ivre,  
Jaillir les peupliers comme des jets de givre...

O toi qui dors, tu ne sais pas, tu ne sais pas...  
Mais qu'un sursaut t'arrache au songe étrange, las !  
Le songe est plus étrange, autour de toi, qui veille  
Et ton cœur, inquiet des choses, s'émerveille  
Du verre arborescent que la lune bleuit  
Et du silence, peuplé d'ombres, qui s'enfuit...  
Et puis, tu n'oses plus regarder, et farouche,  
Tu te retournes en maugréant sur ta couche,

Frissonnant de sentir dans les choses un pouls  
Et d'avoir entrevu, — près de ton lit, debout,  
Drapé dans le silence ardent de la nuit claire,  
L'œil grave et le doigt sur la bouche, — le Mystère.

1906.

MESSE DES BERGERS



## ORGUES

Elle arrive parmi les étoiles du ciel,  
Parmi les lis de lune et les palmiers de gel,  
Avec chanson de brise et de harpes... écoute !  
Et de la Terre au Ciel déployée en vols d'anges  
Portant sapins fleuris de cierges et d'oranges,  
Elle arrive,—etc'est l'heure émouvante entre toutes.  
La crèche avec l'Enfant s'illuminent en or,  
Et la Vierge, debout et jointes mains, adore  
Le divin Nouveau-né qui sourit dans ses langes.  
Et de la Terre au Ciel ondulent les vols d'anges

Avec chanson de brise et de harpes... Il dort  
Et l'âne avec le bœuf réchauffent son sommeil.  
Mais du fond des vallons jà viennent flageoler  
Les flûtes des bergers et les hautbois légers...

L'autel brûle, touffe de lis en plein soleil.

## INTROÏT

Bergers, quel est Celui que vous cherchez ?  
Il est nommé l'Ange du grand conseil  
Et son regard fait pâlir le soleil.  
Il est le Roi de gloire, et l'Univers,  
Avec ses monts, ses plaines et ses mers,  
Tremble en sa main comme un roseau léger.

Bergers, bergers, où L'avez-vous trouvé ?  
A Bethléem, ainsi qu'il est écrit.  
Nous avons vu la Mère et le Petit,  
Mignon et dans une crèche couché,  
Tout nu, tenant pour sceptre entre ses doigts  
Un brin de paille, et frissonnant de froid...  
Mais des voix chantaient au ciel étoilé :  
Alleluia ! un Enfant nous est né !

Allez, bergers, annoncez la nouvelle.  
Un grand mystère ici s'est accompli :  
Le monde entier bénira Celui-ci  
Qui vient ouvrir les cieux de sa main frêle...  
Et donc, bergers, allez et proclamez :  
Alleluia ! un Enfant nous est né !

## KYRIÉ

Seigneur Jésus, ayez pitié de nous,  
Maintenant que Vous êtes si petit  
Et que votre bouche frêle a le pli  
D'ignorer l'ombre et les péchés commis...  
Seigneur Jésus, ayez pitié de nous.

O Christ-Jésus, ayez pitié de nous,  
Voyez comme nous sommes prosternés  
Et jointes mains, avec des cœurs brisés  
Qui ne comprennent plus le fou passé...  
O Christ-Jésus, ayez pitié de nous.

Seigneur Jésus, ayez pitié de nous,  
Car Vous voulez en somme, n'est-ce pas?  
Que nous venions, puisque Vous êtes là  
Si souriant et nous tendant les bras...  
Seigneur Jésus, ayez pitié de nous.

## GLORIA

Et trillant d'or parmi les étoiles du ciel,  
Et trillant d'or et de cristal parmi les claires  
Robes de neige immaculée et de lumière,  
Les harpes, sous des doigts de brise, son à son,  
Pudiquement, énoncent l'absolu Frisson, —  
Cependant que, joignant leurs ailes de lumière,  
Annonçant la nouvelle aux quatre vents du ciel,  
Parmi les lis de lune et les palmiers de gel,  
Les séraphins brûlants soufflent dans les trompettes !

Noël ! Noël ! Or, assemblez vos blondes têtes  
Et bellement faites risette à l'Enfant-Dieu,  
Vous, les chérubins aux yeux bleus ! Noël ! Noël !  
Notre-Dame la Vierge a les larmes aux yeux,  
Parce que ses doigts joints tressaillent de bonheur  
Et qu'Elle entend une musique dans son cœur,  
Toutes les fois qu'Elle regarde le Petit,  
Qui est nu, potelé et frais, et qui sourit  
Comme une rose et comme un oiseau dans son nid...

Noël ! Noël ! Or, approchez, vous, les bergers.  
L'Enfantelet vous mande et, du haut de sa crèche,  
Etend complaisamment sa petite main fraîche  
Au-dessus de vos fronts humbles et résignés.  
Noël ! Noël ! voici venu le temps de paix  
Et de vivre en douceur et calme désormais,  
Affectueusement, entre frères et sœurs,  
Chacun selon la grâce aimable de son cœur...

Noël aussi pour la brebis aux pas rapides,  
Noël pour l'âne simple et pour le bœuf stupide,  
Noël pour les oiseaux sautillant sur le toit  
Et voletant autour de la crèche parfois,  
Tourterelles, pinsons, verdiers, mésanges bleues,  
Rouges-gorges, serins, linottes, hochequeues...

---

Noël ! Noël ! c'est grande fête dans le ciel !  
Maintenant tous les cœurs défailent de tendresse,  
Et les cloches sonnant, les cierges crépitant,  
Les ostensoirs parmi les nuages d'encens  
Et les cent mille bras levés dans l'allégresse  
Proclament la douceur unique de l'Enfant !

## GRADUEL

L'étoile blanche au nimbe de rosée  
A rayonné sur la Terre embrasée  
De haine rouge et d'ancienne rancœur...  
Qu'annonces-tu, étoile blanche et belle ?  
Paix à présent aux hommes de bon cœur !  
Ecoutez bien, voilà la Loi nouvelle  
Et l'Enfant-Christ est le Législateur.

En ce temps-là, sellant leurs dromadaires,  
Les mages bruns aux turbans de velours  
Au firmament l'étoile saluèrent,  
Et les hérauts, frappant sur les tambours,  
Criaient au loin : « Voici le temps meilleur,  
Un signe heureux dans l'azur étincelle.  
Allons-nous-en chercher la Loi nouvelle  
Dont l'Enfant-Christ est le Législateur. »

Haines, fureurs, duretés, jalousies,  
Arrachez donc ces mauvaises orties  
Et tout cela qui vous fait mal au cœur ;  
Mais aimez-vous les uns les autres, telle  
En vérité, telle est la Loi nouvelle  
Et l'Enfant-Christ est le Législateur.

## CREDO

D'abord hautbois légers et flûtes de bergers  
Et gazouillis de mois de mai dans un verger,  
Car aussi bien ce n'est encore que l'Eglise  
Naissante, avec le charpentier à barbe grise,  
Notre-Dame la Vierge aux jointes mains fluettes  
Et les gais pastoureaux soufflant dans leurs musettes...

Mais voici retentir l'âpre appel des buccins !  
Car ici c'est le sang de l'Eglise en fontaines  
Jaillissant, comme un vin impétueux, du sein  
Des vierges expirant au sable de l'arène,  
Car ici c'est le sang de l'Eglise romaine  
Qui fait monter au front du proconsul rêveur,  
Mélancolique et las, une faible roseur...

Et voici résonner des trompettes de gloire !  
Le concile assemblé, tonnante dans l'ombre noire,  
Disperse à coups d'éclairs les nuages broyés,  
Jusqu'à ce qu'en l'azur du ciel purifié,  
Au-dessus des camails et des mitres gemmées  
Et des bras étendus et des crosses levées,  
Les dogmes éclatants et beaux prennent l'essor  
Majestueusement, comme un vol d'aigles d'or.

O Seigneur Christ, nous avons cru et nous croirons.  
Vous êtes Fils de Dieu, et nous le confessons.  
Pourquoi chancellent-ils, ces Balthazars en fête,  
Et tous ceux-ci, faux dieux, faux sages, faux prophètes?  
Votre droite a dardé la foudre sur leurs fronts...  
O Seigneur Christ, nous avons cru et nous croirons.

Gloire selon la chair, gloire selon l'esprit !  
Nous ressusciterons, ainsi qu'il est écrit.  
Nous attendons l'appel des trompettes suprêmes  
Qui, ravivant la boue et les ossements blêmes,  
Feront houer vers les collines de Sion  
L'océan éperdu des générations.

Gloire selon la chair, gloire selon l'esprit !  
Alors vous paraîtrez, ô Seigneur Jésus-Christ,  
Au-dessus des nuées, armé de la Balance.  
Votre droite, en l'ampleur calme d'un geste immense,  
Séparera, selon le verdict absolu,  
La meute des damnés du troupeau des élus.

Gloire selon la chair, gloire selon l'esprit !  
Votre règne est sans fin, ainsi qu'il est écrit.  
L'enfer brûle, et le feu rugissant du supplice  
Anéantit le mal à force de justice.  
Le ciel soleille, immense, éclatant, radieux,  
Incendié par l'œil et par le cœur de Dieu.  
Et tous les saints, massés en profondes phalanges,  
Avec les millions et les millions d'anges,  
Et tout ce brasier d'or formé des cœurs élus,  
Et tout cet hémicycle étincelant acclame,  
Avec des yeux d'extase et des bras éperdus,  
Avec le roulement d'un tonnerre absolu,  
La palpitation du Triangle de flamme !

## OFFERTOIRE

A l'autel où c'est comme en rêve,  
Parmi les nuages d'encens,  
Le prêtre des deux mains élève  
Le calice resplendissant.

En silence les cœurs fidèles  
S'épanouissent, quand soudain,  
En sourdine, les orgues frêles  
Font un jeu de flûtes lointain,

Font un jeu de flûtes qui semble  
Venir des monts de Bethléem  
Et qui papillonne et qui tremble  
Comme un bouquet de cyclamens...

Lors c'est bonne fête d'étrennes  
A l'Enfantelet rayonnant :  
Tourterelles aux blanches penes,  
Agnelets, sonnailles sonnans,

Et tous les cœurs qui sont des roses  
Auxquelles la Vierge sourit  
Et que, tout heureuse, Elle pose  
Devant la crèche du Petit...

## SANCTUS

La Terre est vaste, avec des plaines et des monts,  
Avec des océans et des gouffres profonds.  
Mais le Dieu trois fois saint trône dans la lumière,  
Et la Terre à ses pieds n'est qu'un grain de poussière.

Il a levé le doigt dans le firmament bleu,  
Et voici qu'à l'instant surgissent les planètes,  
Les soleils éclatants et les fauves comètes,  
Tournant comme un essaim de moucheron de feu.

Les séraphins brûlants se voilent de leurs ailes  
Et les archanges, beaux et purs comme des dieux,  
Tremblent devant le Saint des Saints mystérieux  
Où arde son Essence en foudres éternelles.

Gloire au Dieu trois fois saint qui descend parmi nous !  
Gloire à cœurs haletants, à prosternements fous,  
Gloire à clairons sonnans, à palmes remuées,  
A tonnerres roulant au delà des nuées,  
Gloire au Dieu trois fois saint qui descend parmi nous!...

## BENEDICTUS

Béni soit Celui-ci qui vient dans la rosée  
Apporter le printemps aux âmes épuisées.

Voici qu'Il est venu comme un petit Enfant,  
Voici que nous L'avons adoré en pleurant.

Sa bouche a prononcé des paroles pareilles  
Aux lis pleins de soleil, de parfums et d'abeilles.

Oh ! nous n'aurions jamais soupçonné de tels mots,  
Et voici que nos cœurs se brisent de sanglots.

Que soit béni l'Enfant plein de miséricorde,  
Béni ce frêle Corps que cingleront les cordes,

Que soient bénies ces Mains que perceront les clous,  
Bénis ces Pieds divins qui saigneront pour nous,

Béni ce Front très pur que la branche d'épines  
Ceindra d'un diadème aux gemmes purpurines,

Béni ce Flanc, plus immaculé que le lis,  
Qui sera constellé d'adorables rubis...

Oh ! puisque Vous avez voulu faire largesse  
A nos cœurs affamés d'immortelle tendresse,

O Jésus ! agréez nos pleurs et nos frissons...  
Nous Vous louons, Seigneur, et nous Vous bénissons.

Qu'importent à présent la mort et la souffrance ?  
Vous nous avez rendu la robe d'innocence,

Vous nous avez rendu la paix et le bonheur,  
Et des magnificat éclatent dans nos cœurs.

## AGNUS DEI

Agneau de Dieu, ô frêle Enfant couché  
Entre le bœuf et l'âne dans la crèche,  
Que votre main toute mignonne et fraîche  
Efface en nous la tache du péché.

Agneau de Dieu, ô frêle Enfant chargé  
Du faix pesant des crimes de la Terre,  
Que de vos yeux l'innocente lumière  
Dissipe en nous les ombres du péché.

Agneau de Dieu, ô frêle Enfant, laissez,  
De votre bouche aux fraîcheurs aurorales,  
Laissez tomber en suaves pétales,  
Laissez tomber les syllabes de paix.

## POSTCOMMUNION

Il fait une douceur  
Exquise dans nos cœurs.  
Les paroles sont dites,  
Les cierges d'or crépitent  
Parmi l'encens du chœur.

Le silence est étrange...  
Une paix sans mélange  
A comprimé les cris,  
On est parmi les lis,  
On est parmi les anges...

Les yeux voilés de pleurs  
Disent les âmes closes  
En qui Jésus repose...  
Il fait une douceur  
A mourir de bonheur.

## ORGUES

Et maintenant, la messe dite, allez, fidèles,  
Gardant ce souvenir en vos cœurs rajeunis,  
Pareils à des oiseaux qui regagnent leurs nids  
Avec des cris joyeux et des battements d'ailes ;  
Et maintenant, la messe dite, allez en paix  
Vers la vie attrayante et bonne désormais.  
Voyez comme la neige au soleil étincelle,  
Voyez la fumée bleue au-dessus des maisons,  
Et comme expire, au pâle azur de l'horizon,  
Le croissant vapoureux de la lune irrédelle.

Et sentez ce bon vent qui mordille le sang  
Et qui stimule en nous la bonne ardeur de vivre.  
Allez, tout chauds du ciel encore et frémissants,  
Allez, foulant la neige éclatante et le givre,  
Allez vers le bonheur et le charmant Noël,  
Parmi les pignons blancs et les palmiers de gel ;  
Allez vers la douceur des fêtes de famille,  
Vers le grillon qui chante et la lampe qui brille,  
Allez vers les enfants et le bonhomme Hiver  
Qui s'assied au foyer avec un sapin vert...  
Hommes, femmes, vous tous de bonne volonté,  
Allez ! que ce soit fête et charmante gaîté !  
Un Sauveur nous est né ! Un Sauveur nous est né !  
Un long tressaillement a traversé la Terre,  
Et les chérubins bleus chantent dans la lumière.  
Noël ! Noël ! anges, chantez ! cloches, sonnez !  
Noël ! Noël ! tous les péchés sont pardonnés.

GÉOGRAPHIE DES CLAIRS DE LAMPE



# I

## RIVIÈRE TROPICALE

Songe aux rivières de Bernardin de Saint-Pierre,  
Songe aux vertes et mystérieuses rivières  
Que sucre le parfum puissant des ananas,  
Songe aux rivières d'Atala et de Chactas,  
Songes aux rivières tropicales dont les berges  
Se voûtent dans la nuit verte des forêts vierges  
Et dont le cours uni charrie indolemment  
Des troncs d'arbre et des dos squameux de caïman...

C'est en Floride ou bien à la Louisiane.  
Un entrelacement de vigne et de liane  
De l'une à l'autre rive, en ponts irréguliers,

Relie en les courbant les têtes des palmiers  
Et forme des arceaux arborescents, où pendent  
Des figues et des noix de coco, des guirlandes  
Sauvages de raisins, de feuilles et de fleurs...  
Moustiques et frelons vibrent avec fureur.  
Dans l'eau tiède, parmi de larges feuilles plates,  
Des tulipes de neige et des lis écarlates  
Eclatent... On entend continûment les cris  
Des perroquets, des bengalis, des colibris.  
Les arbres monstrueux et tortueux transpirent  
Des caoutchoucs gluants, des gommes et des myrrhes.  
Parfois, sous quelque étrange plante en parasol,  
Un tamanoir au groin pointu fouille le sol,  
Ou quelque porc-épic ou quelque iguane mâche  
Des patates, du manioc ou des pistaches.  
Dans le profond miroir de l'eau glauque on dirait  
Que vit, plus fantastique encore, la forêt.  
Et telle est la chaleur étouffante qui pèse  
Qu'on voit des fruits pareils à des fraises de braise,  
Que les magnolias aux grosses fleurs ont l'air  
De se baigner ainsi que des buissons de chair,  
Et que les cardinaux au bec criard, s'ils bougent,  
Crépitent dans l'air vert comme des flammes rouges...

Vers le soir, un tumulte de cris et de bonds  
Fait onduler au loin les cocotiers. Ce sont

Les singes inégaux aux mouvantes bajoues  
Qui sautent d'arbre en arbre et qui grimpent et jouent  
Et s'accrochent, pareils à des enfants velus,  
Aux bignonnes en fleur et aux convolvulus.  
Il en arrive par milliers. Ils se répandent  
Sur les ponts de liane. On en voit qui s'y pendent  
Par la queue et, montrant les dents affreusement,  
Jettent des noix et des amandes aux flamants,  
Qui parallèlement debout sur une patte,  
Parmi les nymphéas aux roses écarlates,  
Ne répondent aux gestes fous des sapajous  
Qu'en hérissant un peu le duvet de leurs cous...

Mais, au cœur de la nuit, dans les ténèbres glauques,  
Un silence de guet, formé d'haleines rauques,  
De pas furtifs, de rampements dans les roseaux,  
Ecrase lourdement la surface des eaux.  
L'ombre est voluptueuse et dangereuse où rôdent  
Des yeux de braise jaune à reflets d'émeraude.  
Des parfums orageux flottent dans l'air. Parfois,  
Un bref rugissement fait tressaillir les bois,  
Suivi d'un choc et d'un craquement de vertèbres...  
Puis tout s'apaise. On n'entend plus dans les ténèbres  
Que le râle d'un faon dont le flanc tiède bat  
Et un très doux miaulement, comme d'un chat...

Ainsi, sans fin, pendant des lunes et des lunes,  
Dans un vaste assoupissement que n'importune  
Nul geste humain, le rêve étrange se poursuit,  
Qui bourdonne le jour et halète la nuit...

Pourtant un jour, au lent tournant de la rivière,  
On voit une pirogue et, debout à l'arrière,  
Dominant les rameurs nègres au dos ployé,  
Un blanc, en pantalon de calicot rayé  
De rouge... Un caïman curieusement pointé  
Vers le canot sa gueule aux mâchoires mi-jointes.  
Or, le coude au canon du fusil, le héros,  
Tanné et boucané sous son grand sombrero,  
Tandis que la mousson, au parfum de goyave,  
Distille dans son sang, comme une sourde lave,  
Le suc voluptueux des violentes fleurs,  
Et que le double rang des hommes de couleur  
A coups de rames bien parallèles pagaie,  
Songe à la fille de Monsieur La Bourdonnaye,  
Belle comme le jour et prisonnière chez  
Les sanguinaires et redoutables Natchez,  
Qui ont le front cerclé de plumes scarlatines,  
Et des anneaux de cuivre accrochés aux narines...

## II

## EAUX BORÉALES

On trouve encore en Amérique, tout au nord,  
Dans le pays des rats musqués et des castors,  
Où seuls le brun trappeur en veste de fourrures  
Et le Huron, casqué de plumes, aventurent  
Leurs mocassins prudents, pendant l'été frileux  
Qui se traîne trois mois sous le pâle ciel bleu,  
On trouve encore des eaux vierges qui murmurent  
Interminablement parmi les prés sans fin,  
Dont l'herbe aux brins fluets se tasse en tapis fin.  
Tour à tour lacs, ruisseaux, rivières, elles rôdent  
En réseau de cristal dans l'immense émeraude,

Allongent leurs canaux et décrivent leurs arcs  
A travers le pays ondulé comme un parc.  
Parfois, au fil de l'onde étincelante, traîne  
Le panache d'un saule ou la frange d'un frêne.  
Parfois, on voit trembler un bouquet de bouleaux  
Dont les troncs maculés se reflètent dans l'eau  
Et dont les cimes se rassemblent et se penchent  
Avec un clapotis lointain de feuilles blanches.  
Plus loin, sur la fraîcheur du gazon smaragdin,  
Se détache, couleur d'encre glauque, le pin  
Ténébreux, dont le dôme en texture d'aiguilles  
Brunit le sol d'une moquette de brindilles,  
Ou le sapin, dont le triangle, à ras du sol,  
S'étage en ailes d'aigle ouvertes pour le vol.  
Peu de fleurs. Mais toujours et à perte de vue,  
Une pelouse unie et rase d'herbe drue,  
Avec, parfois, le long des eaux d'un blanc de lis,  
Les sabres et les flammes pâles des iris,  
Une racine d'arbre étrangement creusée  
Et de mousse gluante et glauque tapissée,  
Et, çà et là, parmi le gazon, un caïeu  
De perce-neige blanche ou de colchique bleu.

O vers les eaux, mon cœur, vers les eaux liliales  
Qui coulent dans la paix des plaines boréales!

Vers les limpides eaux, mon front, mon triste front,  
Vers les eaux de cristal glacial et profond !  
Vers les très claires, les très froides qui murmurent  
Sur un lit de cresson, baptismalement pures !...

Songe que le chevesne et l'omble d'argent bleu,  
Que la perche épineuse aux nageoires de feu,  
Que des poissons sans nombre en nuages de flèches  
Y filent, en faisant pétiller des flammèches ;  
Que souvent un saumon, à peine remuant,  
Lingot d'airain et d'or dans le cristal fluant,  
Lustre sa robe, au pur soleil épanouie,  
En ouvrant et fermant lentement ses ouïes ;  
Que çà et là, soudain, dans un brouillard vermeil,  
Dans un ruissellement de gouttes de soleil,  
Sur le miroir cassé des eaux qui rejaillissent,  
Les truites arc-en-ciel superbement bondissent...

Songe aussi que l'on voit apparaître parfois  
Une hermine fluette, au fin museau surnois,  
Qui trotte au bord des eaux et prudemment y pose  
D'abord la patte, et puis un bout de langue rose...

Mais songe que, surtout, tout le peuple canard,  
Tous les vagues oiseaux vaguant dans le brouillard,

Sarcelles, poules d'eau, pluviers, cygnes-trompettes,  
Tous ceux que l'édredon vêt de neige proprette,  
Ceux dont le col est vert moiré de reflets bleus,  
Ceux dont le col serpente en reptile onduleux,  
Tous ceux dont le bec plat fait des cris monotones,  
Tous ceux qui vont plaquant dans l'eau leurs pattes jaunes,  
Et le peuple héron qui darde ses longs becs  
Avec des râles sourds ou des claquements secs,  
Ceux qui rêvent, ployant sous leur aile une patte,  
Ceux qui portent au front une houppe écarlate,  
Ceux dont le poitrail blanc est de rose flammé,  
Ceux qui gloussent, gonflant leur jabot emplumé,  
Ceux dont un fin manchon cerne la tête rase,  
Ceux dont le bec se renfle ou s'effile à la base,  
Tous ceux qui vont le col courbé dans les roseaux,  
Tous ceux qui plongent et barbotent dans les eaux,  
Tout le peuple hagard qui siffle dans les nues,  
Oies sauvages, vanneaux, plongeurs, cigognes, grues,  
Oh ! songe qu'ils sont là, jabotant, jacassant,  
Parmi le clapotis du cristal frémissant,  
A l'heure vespérale où dans les eaux se baigne  
Un globe d'or qui brûle et de braise qui saigne  
Et où, sur l'horizon fantastique et vermeil,  
De loin en loin, le col tendu vers le soleil,  
De gigantesques cerfs détachent leurs ramures...

O mon cœur, vers les eaux très fraîches et très pures!  
Vers les chastes et glaciales qui murmurent  
Et serpentent sans fin parmi le gazon vert!  
O mon cœur, vers les eaux baptismales! O vers  
Les claires et les cristallines qui murmurent...

## III

## TERRE POLAIRE

Suis, dans la vaste nuit du Nord, le vent qui rase  
Avec un sifflement de faux la nappe rase  
De l'océan arctique immensément gelé...

Depuis des mois, le firmament est étoilé  
Des constellations taciturnes qui clignent,  
La Lyre, le Dragon, la grande Ourse et le Cygne ;  
Depuis des mois, le vent souffle et siffle sans fin  
Sur le champ glacial, poudré de grésil fin.

Suis, dans la nuit, le vent lugubre qui balaie  
Interminablement la plaine congelée...  
Il n'y a que le vent et la glace, il n'y a  
Que le regard de feu d'Arcture et de Véga,  
Il n'y a que le froid frénétique qui tue  
En silence et qui veut la glace toute nue.

Pourtant si tu sais suivre, à travers le froid noir,  
Le vent aigu, coupant comme un vaste rasoir,  
Si, fendant avec lui le ténébreux espace,  
Comme un lutin siffleur tu passes sur la glace  
Pendant des mois entiers, ton œil verra soudain  
Le ciel déchiqueté par un amas lointain  
De monts neigeux, de pics et de glaciers qui brillent,  
Avec leurs millions et millions d'aiguilles,  
D'une clarté bleuâtre et d'un reflet changeant,  
Sous les étoiles d'or et la lune d'argent.  
C'est la terre. Elle dort, là-bas, dans le silence,  
Parmi la vaste nuit et l'iceveld immense.

Aborde. Un râle creux gémit dans les glaciers  
Et la neige durcie a grincé sous tes pieds.  
Marche. Un entassement vitreux de blocs de glace  
Et de rocs bruns et blancs où bâillent des crevasses.

Avance. Un champ de neige immaculée, avec  
Une sorte de sel que fouette le vent sec,  
Et tout là-bas, au fond, des montagnes de verre  
Et de cristal cassé, qui, sous la lune claire,  
Semblent verser sur le névé silencieux  
Une cascade glabre et glauque à reflets bleus.  
Marche encore. Soudain une espèce de fouine,  
Au nez pointu barré de moustaches félines,  
File d'un bond oblique et, comme un éclair roux,  
Rase la neige unie et passe on ne sait où...

Tu t'arrêtes, le cœur oppressé. Tu regardes  
Le cirque sépulchral des montagnes hagardes ;  
Tu fixes avec une étrange attention  
Les prunelles de feu des constellations ;  
Et, frissonnant du songe insondable des choses,  
Tu fais encore un pas en avant, si tu l'oses,  
Et tu vas, titubant dans la spectrale nuit,  
Parmi la vie obscure et sourde qui s'enfuit  
Sournoisement autour de tes pas de fantôme,  
Soit qu'une ombre trapue et boiteuse de gnome  
Glisse sans bruit, soit qu'un renard à fin museau  
Eternue ou grimace en sifflant des naseaux,  
Soit qu'une zibeline ou qu'une martre brune  
Saute et s'évanouisse en des clartés de lune...

Blémissant de la peur d'apercevoir, tu vas  
Avec une ombre immense attachée à tes pas  
Qui gesticule au loin ainsi qu'un géant ivre.  
Dans la neige, à tes pieds, une chose de cuivre  
Brille... C'est un compas. Plus loin gît un fusil.  
Tu cours contre le vent qui chasse le grésil,  
Halluciné, voyant tournoyer les étoiles...  
Tu bouscules des choses molles. Une voile  
De navire, des peaux, des vêtements épars,  
Des instruments brisés semés de toutes parts,  
Te conduisent devant l'ouverture d'un antre.  
Très pâle, et comme dans un cauchemar, tu entres.

Ténèbres. Un scintil d'étoiles par les trous  
Et les fentes du roc. Un souffle sourd et doux  
D'on ne sait quoi qui dort dans l'ombre et qui ne bouge.  
Soudain une lueur mystérieuse et rouge  
Eclaire la caverne, et parmi les reflets  
Qui dansent, vacillant du fauve au violet,  
Tu distingues, énorme et remuante boule  
De neige, un ours géant qui se réveille et roule  
Des yeux bovins, chargés de sommeil et d'effroi,  
Tandis qu'au fond, heurtant de son dos la paroi,  
Un autre monstre, énorme et dressé sur deux pattes,  
Montre ses dents de givre et sa langue écarlate,

En brandissant parmi le fauve clair-obscur  
Un tube de métal brillant et un fémur...

Tu fuis, à bonds fiévreux. Une cloche résonne  
Dans tes tempes. Le vent siffle. Le ciel frissonne  
De rayons glacials d'un éclat vénéneux.  
L'horizon est cintré de feux roses et bleus  
Qui brûlent dans la nuit funèbre et resplendissent.  
Tu cours, ne songeant plus. Tu vois, aux glaciers lisses,  
D'énormes lingots d'or et des caillots de sang.  
Tu bondis à travers le froid phosphorescent,  
Sur la neige, pareille à des roses foulées,  
Parmi des lacs lilas et de claires coulées  
De safran, et tu vois d'innombrables renards,  
Bleus, argentés, la queue en panache, hagards,  
Grotesques, grimaçants, sautiller pêle-mêle  
Aux clartés de l'aurore étrange et solennelle,  
Jouer à la main-chaude et à saute-mouton,  
Se disputer des cuirs, des patins, des boutons,  
Traîner qui un sextant et qui un thermomètre,  
Et dans un fou sabbat, diabolique peut-être,  
Ainsi que des jonchets entrechoquer les os  
Et ronger en hurlant les crânes des héros!...

## IV

## ILE OCÉANE

Autrefois j'ai vécu dans une île couverte  
D'un somptueux balancement de palmes vertes,  
Entre la ligne et le tropique incandescent,  
Au rythme de la mer moussant sur les brisants...

L'air sentait la vanille et la noix de muscade.  
On déjeunait de quelques huîtres, un peu fades,  
— De celles que la mer balance par milliers  
Dans le vaste réseau flottant des mangliers,—  
Avec un peu de vin de palme et des goyaves  
Qui fondent en parfums et en sèves suaves.

Ensuite, ayant bourré mon vaste calumet  
D'un brun petun, au goût brésilien, je fumais  
Voluptueusement en clignant les paupières.  
Un cocotier squameux tamisait la lumière.  
L'oiseau de paradis poussait des cris de paon.  
Une bête fluette étranglait un serpent.  
D'énormes papillons et des mouches sonores  
Froissaient d'un va-et-vient vibrant les passiflores.  
Et lentement mes cils, rapprochés un peu plus,  
Voilaient de leur brouillard clignotant et confus  
L'azur resplendissant et les frondaisons calmes  
D'où fusaient en tremblant des couronnes de palmes,  
Jusqu'à ce qu'à la fin, comme un songe vermeil,  
Tout le pays flottât, noyé dans le soleil,  
Parmi d'ardents roucoulements de tourterelles,  
Des rouets ronronnants de guêpes, des crécelles  
D'oiseaux-mouches, d'aras, de perroquets divers,  
Et le balancement sonore de la mer...

Oui, j'ai vécu jadis dans une île océane !  
J'ai moissonné le riz et cueilli la banane,  
Parmi le sucre en feu des tropicales fleurs !  
Et maintenant encore, en des soirs de langueur  
Où la vie un peu trop soucieuse m'opresse,  
Je rêve, — et c'est peut-être un rêve de sagesse, —

---

D'y retourner bâtir ma case de treillis  
Et d'y revivre avec les anciens colibris,  
Ayant, pour consoler mon cœur et ma pensée,  
Un perroquet multicolore, qui grasseye  
D'une voix rauque, et un sauvage tatoué,  
Comme avait autrefois Robinson Crusoë.

1905.



IMAGERIE DES SOIRS D'HIVER



# I

## PRÉLUDE

Un petit vent de neige pique  
L'oreille et présage un magique  
Décor de glace et de frimas...  
Voici le temps des almanachs.

L'astrologue en chapeau conique  
Braque un tube mathématique  
Et parmi les étoiles voit  
Les anges souffler dans leurs doigts.

Vers le soir, les enfants qui guettent  
Entendent tinter les clochettes  
De l'âne de saint Nicolas  
Qui passe au temps des almanachs.

Déjà la Lune à large bouche  
Et le Soleil bonasse et louche  
Dans le zodiaque étoilé  
Se battent à coups de balai.

Ainsi donc, rapprochez vos chaises  
Du poêle en braise craquant d'aise,  
Bouchez huis et lucarnes... Las !  
Voici le temps des almanachs.

## II

## LE PARC

Le point du jour luit rose entre les branches  
Du parc candide, où les buissons de sel  
Et les taillis cristallisés de gel  
Dentellent les pelouses blanches.

Soudain, en long ruissellement vermeil,  
Dans la féerie et les brumes étranges  
Où l'on entend pépier des mésanges,  
Coule l'or pâle du soleil.

Et cependant que des clartés rosissent  
Les blancs massifs bombés dans le bleu pur,  
Les peupliers aux fûts sveltes jaillissent  
En jets de givre vers l'azur.

## III

## SOLEIL COUCHANT

La neige sans tache et l'azur,  
Où brille une étoile d'or pur,  
Se rapprochent ; mais une barre  
De braise rouge les sépare.

Un sapin sombre et givré clair,  
Haussant comme vagues de mer  
Ses fers de lance à dents de peigne,  
Découpe l'horizon qui saigne.

Rien dans le blanc et bleu tombeau  
Ne bouge, hors un grand corbeau  
Qui solennellement déploie  
Sa ténébreuse aile de soie.

## IV

## LA VITRINE

Le maigre gosse emmitouflé dans son écharpe,  
Par la vitrine aux feux féeriques ébloui,  
Colle au verre, en ouvrant une bouche de carpe,  
Son nez bleui.

Le houx aux baies de sang pointe en roides guirlandes  
Ses feuilles, et le gui serpente dans l'hiver,  
Des châteaux de Souabe aux moulins de Hollande,  
En ruisseau vert.

Un peuple de Turcos agiles et d'Arabes  
Se bat sur des remparts propres et crénelés,  
Au-dessus d'une plage où s'avancent des crabes  
Articulés.

Au pied d'un groseiller blanc de neige, trois lièvres,  
Les oreilles traînant jusques au râble roux,  
Vivent si bellement qu'on voit leurs roses lèvres  
Mâcher des choux.

Un carrousel de soie où mille glaces brillent,  
Aux sons pincés d'un luth mince et méticuleux,  
Tourne avec ses chevaux et ses petites filles  
En chapeaux bleus.

Deux kobolds, souriant sous leurs capuchons rouges,  
Manceuvrent une scie à travers un tronc mort,  
Et sur leurs fracs givrés leurs barbes grises bougent  
A chaque effort.

Les vaches, entourant le molosse et le pâtre,  
Broutent au flanc du mont l'herbe drue et le thym,  
Tandis qu'on voit, debout sur un rocher bleuâtre,  
Un bouquetin.

On voit aussi, tout blanc et tout chargé d'étrennes,  
Un vieux Russe, barbu de givre et moustachu,  
Sur un traîneau rapide enlevé par deux rennes  
Au front branchu.

En chausses de dentelle et justaucorps de soie,  
Un rang de cymbaliers choque les disques d'or,  
Tandis qu'un chevalier dont le casque flamboie  
Sonne du cor.

Un joueur de guitare aux jambes bien posées  
Sourit vers un balcon où un bras grassouillet  
Laisse négligemment pendre une main rosée  
Et un billet.

Dans un flot vapoureux de dentelle et de gaze,  
La fée Urgèle passe en carosse mignard,  
Et six phalènes d'or aux ailes de topaze  
Traînent son char.

Bannière au vent, la garde aux mille baïonnettes  
S'avance, flux d'acier, de soie et de velours,  
Derrière vingt gaillards qui croisent les baguettes  
Sur les tambours.

Un cheval au-dessus du fouet qui siffle et claque  
Dresse son brun poitrail, tandis qu'à petits pas  
Trottine un riche clown, vêtu du zodiaque,  
La tête en bas.

Et le gosse, écrasant son nez à la fenêtre,  
Pâle d'enthousiasme et le cœur oppressé,  
Ecarquille ses yeux fiévreux et rêve d'être  
Le fiancé

De la très délicate et très mignonne reine  
Qui craque dans la soie ardente et les bijoux  
Et que suit comme un page, en soulevant sa traîne,  
Un sapajou.

## V

## LE CERF

Dans le silence blanc, la forêt de décembre  
Tisse ses rameaux gris sur le ciel d'or et d'ambre.

La source, au pied du chêne énorme et pustuleux,  
Est un miroir marbré de cercles blancs et bleus.

Seul un houx, sous le faix de la neige, balaie  
La glace de son dur feuillage et de ses baies.

Le soir craque dans le silence et dans le gel  
Comme pour une nuit ancienne de Noël.

Or, un cerf magnifique à la robe luisante  
Dresse soudain sa silhouette frémissante.

De ses naseaux fumants et de sa langue en feu  
Il heurte le miroir de glace blanc et bleu.

Et c'est alors qu'au fond du fossé qui l'abrite,  
Le braconnier furtif, dont la tempe palpite,

Ecoute au loin bramer le superbe dix-cors,  
Qui allonge le col vers le ciel d'ambre et d'or.

## VI

## IMAGE RUSSE

En toque et manchon d'astrakan,  
Contre la neige folle, arquant,  
Menton baissé, sa taille fine,  
Elle avance un bout de bottine.

Mais le vent coupant vermillonne  
Le minois frileux, où bougonne  
La bouche rose, et nacre en bleu  
Le petit nez poupée un peu.

Et sur le ciel où s'échevèle  
Le boa, battant des deux ailes,  
On voit au loin bomber les tours  
Byzantines de Pétersbourg.

## VII

## LE LIVRE ALLEMAND

A Nuremberg, les enfants sages  
Lisent un beau livre d'images  
Où, pignons blancs et sapins verts,  
C'est adorablement hiver.

Le gui, le houx au noir feuillage,  
Les claires roses de Noël  
Et le lierre poudré de gel  
Grimpent le long de chaque page.

Le texte en losanges légers  
S'ouvre à la pointe des clochers  
Et se rengorge en courbes molles  
Autour des cigognes qui volent.

Tantôt il abrite en un creux  
Un moulin à barbe de glace,  
Et tantôt un bois blanc où passe  
Une vieille courbée en deux.

Parfois il cerne un étang bleu  
Où des demoiselles patinent  
Qui haussent leurs manchons d'hermine  
Des deux mains contre leurs narines.

Mais il fait ses plus beaux circuits  
Autour des messes de minuit  
Qui sur la neige pure luisent  
Aux vitraux roses des églises.

Ensuite il montre en s'évasant  
La chasse au loup rouge de sang  
Qui, roulant sur la neige, grince  
Aux lévriers à museaux mincès.

D'autrefois c'est, dans les Carpathes,  
Un ours rougissant le poignard  
D'un robuste et roux montagnard  
Qui gît terrassé sous sa patte.

Souvent il neige à gros flocons  
Sur les saules, et les garçons,  
En mitaines épaisses, roulent  
Une énorme et bleuâtre boule.

Souvent, frôlant d'un col câlin  
La barrière aux coussins de glace,  
Un chevreuil mange dans la main  
De la fille du garde-chasse.

Souvent aussi Petit Poucet,  
Chaussé des bottes de sept lieues,  
Traverse à grands pas la forêt,  
Suivi d'un vol de hochequeues.

Mais le soir rougeoie à travers  
La dentelle des sapins verts,  
Et seul, sur la plaine sans borne,  
Un chasseur souffle dans sa corne.

Deux gnomes barbus, dans un coin,  
Mangent les crêpes qu'avec soin  
Une vieille en bonnet de toile  
Fait virevolter sur la poêle.

Tout en blanc, le bonhomme Hiver  
Sous la pleine lune chemine,  
En serrant contre sa poitrine  
Une branche de sapin vert.

Des étoiles d'un blond de miel  
Piquent le velours bleu du ciel,  
Et un lièvre aux oreilles brunes  
Tourne sa tête vers la lune.

Sous l'auvent dentelé de gel,  
Au-dessus de la neige, plane  
Un ange svelte et diaphane  
Avec un arbre de Noël.

Mais lors c'est fête en Allemagne,  
Devant le joli sapin vert  
Qui berce en rêve tout l'hiver  
De la plaine et de la montagne !

Mais lors c'est fête et pleurs aux yeux  
Devant le doux arbre des cieux  
Qui de ses mille cierges brille  
Si bellement sur la famille !

Levant leurs verres smaragdins,  
On voit les gardes-chasse boire,  
Gais et barbus, le vin du Rhin  
Et le kirsch de la Forêt noire.

Les ménagères, l'œil brillant,  
Ouvrent des bahuts et des coffres,  
Et Gretchen en tablier blanc  
Apporte une pile de gaufres.

Rouge devant le sapin vert,  
Rêve une fluette fillette,  
Pendant que, bouche de travers,  
Un gosse croque une noisette.

Mais les petits aux bras tendus  
Roulent sous l'arbre et font risette,  
Comme des angelots joufflus,  
A Marie et petit Jésus.

VIII  
L'ÉTABLE

A Bethléem, la nuit est si pure et si douce  
Que l'on entend le trot des agneaux sur la mousse.

Sous les étoiles d'or, criblant le bleu du ciel,  
Les arbres sont petits, jolis et blancs de gel.

Or, les troupeaux et les pasteurs, vêtus de laine,  
Font un moutonnement de neige sur la plaine.

Et, manteaux déployés, les bras nus sont tendus,  
Et les visages bruns et les mufles crépus,

---

Vers l'étable, construite en grosses poutres vertes  
Et d'un toit de genêts et de givre couverte,

Où, sur un coussinet de rayons glorieux,  
Entre l'âne bénin et le bœuf aux gros yeux,

Entre le Patriarche à longue barbe blanche  
Et la Vierge fluette et frêle qui se penche,

Sous la grappe rieuse et l'essaim potelé  
Des chérubins, tordant des rubans déroulés,

L'Enfantelet divin que l'Univers adore  
Lève ses pieds mignons, roses comme l'aurore.

## PETIT BONHOMME

Petit bonhomme en blanc, petit bonhomme Hiver  
Emmitouflé contre la bise,  
Toi qui viens de Russie avec un sapin vert  
En tes grosses mitaines grises !

Petit bonhomme en blanc, ô toi qui cheminas  
Sur la neige dix mille lieues  
Et qui souvent, comme un Samoyède, dînas  
D'un canard sur la glace bleue !

Petit bonhomme en blanc, tu sais l'hiver ! Tu sais  
    La nuit de gel qui crisse et craque,  
Avec un bruit de verre et de sable écrasés,  
    Sous les signes du zodiaque.

Tu sais la zibeline et le renard d'argent  
    Qui trottent dans la nuit des pôles,  
Tu sais la lune avec les ombres s'allongeant  
    Farouchement parmi les saules.

Tu sais la loutre, au bord de la glace qui luit,  
    La loutre souple aux dents d'aiguille  
Qui chipote et, soudain, à ras de neige fuit  
    Avec un poisson qui frétille.

Tu sais le vent qui siffle à travers les sapins,  
    Les nuages en folle course,  
Les noirs kobolds, fuyant au loin, et les lutins  
    Dégringolant de la grande Ourse.

Tu sais les Esquimaux fourrés et les Lapons  
    Aux bras repliés sur le torse,  
Et les peuples huileux qui lancent des harpons  
    Au dos luisant et mou des morses.

Tu patinas en skis jusqu'aux îles sans nom  
Dont la masse vitreuse émerge  
De la banquise immense et dresse à l'horizon  
Ses pics aigus de glace vierge.

Tu parcourus de vastes plaines en chassant  
L'élan et l'eider de Norvège,  
Et l'on aurait suivi ta trace, rien qu'au sang  
Dont tes pas rougissaient la neige.

Souvent, sur un traîneau poursuivi par les loups,  
Tu vis bondir les têtes plates  
Et la bave à flocons mousser sur les crins roux  
Et les gencives écarlates.

Pour dépecer la viande et pour fumer le lard  
Et t'abriter de la froidure,  
Tu savais arrondir et creuser avec art  
Une hutte de neige dure.

Souvent, le soir, dispos et de bon cœur flairant  
L'odeur de graisse qui suffoque,  
Tu réparais tes mocassins en t'éclairant  
D'une lampe à huile de phoque.

Mais parfois, par les nuits d'épouvantable froid,  
Un ours blanc, sous la lune claire,  
Venait gratter la hutte et contre les parois  
Ballotter sa masse polaire.

Alors, armé d'un grand couteau, tu bondissais  
Sur le monstre et livrais bataille,  
Et la lune éclairait vos corps blancs enlacés,  
Rougis de sang, fumants d'entrailles!...

Ah oui ! tu sais l'hiver, petit bonhomme en blanc,  
Malgré ta mise si proprette ;  
Tu sais l'hiver, malgré que tu fasses semblant  
De faire innocemment risette.

Aussi bien je conçois que tu prennes cet air  
De petite fille attendrie,  
Maintenant que tu es au chaud sur le plus clair  
Rayon de la confiserie,

Entre un nègre en gibus et gants paille, qui rit  
Sous un parasol à clochettes,  
Et une Japonaise en manteau canari  
Piqué d'oiseaux et de fleurettes.

Tu souris de bon cœur, satisfait du Destin,  
    Sous les lampes couleur de lune,  
Parmi les clairs fondants, les faveurs de satin  
    Et les plats de pralines brunes.

Tes yeux vont du nougat savoureux des mollets  
    Au chocolat luisant des bottes  
Et de l'appétissant massepain des navets  
    Au sucre rose des carottes.

Tu songes aux filets de phoque, noirs et bruns,  
    Dans l'huile des boîtes qu'on zingue,  
En aspirant d'un nez dévot le chaud parfum  
    Des petits fours et des meringues.

Tu te souviens des hurlements des loups, tandis  
    Qu'avec un babil de perruches,  
De belles dames font un joli frisselis  
    De dentelle et de fanfreluches.

Vers minuit seulement, ainsi qu'une souris,  
    Tu quittes doucement ta place,  
Et çà et là trottant, musant, tu te nourris  
    De crème fouettée et de glaces.

On ne soupçonne pas de ces jeux de lutin  
Ta mine de sainte nitouche,  
Bien que parfois l'on voie encore le matin  
Du noir de jujube à ta bouche...

Les belles du comptoir, te trouvant l'air gaga,  
Onc ne te firent de reproche,  
Pas même le matin où Juliette trouva  
Des marrons glacés dans ta poche...

Aussi, petit bonhomme en blanc, ton œil sourit,  
Ton ventre épaissi bombe d'aise,  
Et ton visage bien emmitouflé rosit  
Comme les roses et les fraises.

Pourtant, malgré ton sort, certes délicieux,  
O bonhomme! je te souhaite  
Qu'une dame un beau soir, pour t'envisager mieux,  
Soulève un petit sa voilette;

Que mignardé, flatté, tu perçoives, ainsi  
Qu'une cascade de paroles:  
«Ah! le coquin!... Mon Dieu!... Mais voyez donc, Suzy!  
Est-il mignon, le petit drôle!...»

Qu'après un va-et-vient de soie et de satin,  
    Tout pâle de terreur et moite,  
Tu te sentes, au bruit d'un métal argentin,  
    Emprisonner dans une boîte ;

Et que la dame enfin, bruissant, ramageant,  
    Parfumant comme une corolle,  
Noie à son doigt ganté la ficelle d'argent  
    Qui s'enroule autour de ta géôle.

Tu resteras penaud quelque temps et bien coi,  
    Fort inquiet de l'aventure,  
Sans aller cependant jusqu'à craindre un renvoi  
    Au Groenland, où la vie est dure...

Mais le soir, ô surprise! en un salon bien clair,  
    Parmi des musiques de fête,  
Monarque de la neige et du féérique Hiver,  
    Tu trôneras gaîment au faite

D'un sapin fabuleux, étincelant de gel,  
    Fleuri de cierges et d'oranges,  
Et qui sera chargé, comme un arbre du ciel,  
    De jouets comme en ont les anges.

Alors tu régneras, petit bonhomme en blanc,  
Sur les têtes à boucles blondes,  
Et les petits tendront vers toi en bredouillant  
Leurs menottes roses et rondes.

Eux seuls te comprendront, ô roi du sapin vert !  
Et comme de graves poètes,  
Ils auront avec toi, pendant les soirs d'hiver,  
Des conversations muettes.

Grâce à toi, ce sera sous tous ces jeunes fronts  
Spitzberg, Laponie et Norvège,  
Et jusques au matin leurs âmes rêveront  
De tes voyages sur la neige !



## A CELLE QUI EST VENUE

*J'ai chanté simplement comme un oiseau des bois.  
J'ai modulé, selon la nuance de l'heure,  
La chanson qui gazouille et la chanson qui pleure,  
Et je sais que mon âme a passé dans ma voix.*

*Ne la méconnais pas, puisqu'elle est toute tienne,  
O Sœur! et que déjà dans l'angoisse ancienne,  
Dans le rêve berceur ou le fiévreux émoi,  
Elle se soulevait en sanglotant vers toi.*

*Car elle t'attendait, ô toi qui es venue !  
L'acacia en fleurs bourdonnait dans l'été...  
De son premier regard elle t'a reconnue,  
Car elle t'attendait depuis l'éternité.*

*Maintenant les oiseaux et les bonnes pensées  
Peuplent le doux jardin où tu me tends les bras,  
Et, comme pour combler nos âmes enlacées,  
Notre-Dame a donné la lune et les lilas.*

*L'amour et la sagesse ont construit la demeure  
A l'ombre du mélèze et des acacias,  
Et notre vie s'écoule au sablier de l'heure,  
Aux sons divins de la Musique intérieure.*

*Mets ta main dans ma main et regardons fleurir  
Le parterre de feu des étoiles... O Chère !  
Quel que soit le secret des mondes et des sphères,  
Quoi que ce soit au fond qu'on appelle mourir,*

*Nous savons, comme on sait les choses éternelles,  
Que rien ne brisera notre union en Dieu  
Et qu'au Jour immortel nous serons les deux ailes  
D'un pur oiseau, planant dans les espaces bleus.*

*17 novembre 1908.*

TABLE DES MATIÈRES



# TABLE DES MATIÈRES

---

<i>DE LA MUSIQUE INTÉRIEURE</i> . . . . .	5
---	---

## LIVRE I

### L'AZUR ET LES LILAS

D'autrefois . . . . .	11
Carillon . . . . .	14
<b>CHANSONS DU PETIT PÈLERIN A NOTRE-DAME DE MONTAIGU</b> . . . . .	17
I. <i>Comme il chanta la veille avec les autres enfants</i> .	19
II. <i>Qui fut sa prière de l'heure noire</i> . . . . .	21
III. <i>Puis une chanson de l'heure brune</i> . . . . .	23
IV. <i>Puis une chanson de l'heure blonde</i> . . . . .	25
V. <i>Où l'on arrive à la chapelle des rossignols</i> . . . . .	27
VI. <i>Tintin le matin, qui est une chanson joyeuse</i> .	29
VII. <i>Où l'on entre en vue du sanctuaire</i> . . . . .	31
VIII. <i>Comme il pria devant l'image de Madame la Vierge</i>	33
IX. <i>Où c'est kermesse à Montaignu</i> . . . . .	35
X. <i>Où c'est le Chemin de la Croix</i> . . . . .	37

XI. <i>Qui est la chanson d'adieu</i> . . . . .	39
XII. <i>Qui fut chantée en plein soleil</i> . . . . .	41
XIII. <i>Qui est pour la soif</i> . . . . .	44
XIV. <i>Puis une autre en paroles de paix</i> . . . . .	46
XV. <i>Et celle-ci, enfin, en litanies de suavité</i> . . . . .	48
Le lundi de Pâques . . . . .	50
Angoisse du soir . . . . .	54
La Résurrection des rêves . . . . .	56
PETITES HEURES POUR LE MOIS DE MAI . . . . .	61
I. Prélude . . . . .	63
II. Sedes sapientiæ . . . . .	66
III. Hortus voluptatis . . . . .	69
IV. Stella matutina . . . . .	72
Les litanies du mélèze . . . . .	75
La prière d'avril . . . . .	77
<i>Ma Bien-aimée est comme un oiseau dans les bois</i> . . . . .	80
Le printemps violet . . . . .	82

## LIVRE II

### LE SOLEIL ET LES ROSES

L'acacia . . . . .	89
Incantation . . . . .	92
Minuit . . . . .	94
Aurore . . . . .	96
Elégie . . . . .	98
Epitaphe . . . . .	101
Le merle siffle . . . . .	104
<i>Dis, notre amour sera comme la violette</i> . . . . .	108
Le cantique des parfums . . . . .	109
Le réveil du bois . . . . .	114
Psaume de la terre . . . . .	133

LIVRE III  
LE VENT ET LES FEUILLES MORTES

SYMPHONIE DU BON OCTOBRE . . . . .	145
I. Prélude . . . . .	147
II. Parabole. . . . .	149
III. Le bon dimanche . . . . .	152
IV. Soir . . . . .	155
V. Chanson dans l'aurore . . . . .	157
Ballade du vent . . . . .	159
LA TERRE MALADE . . . . .	163
I. Matin de septembre . . . . .	165
II. Les jours qui passent . . . . .	169
III. Le coup de vent . . . . .	172
IV. Les litanies des fleurs . . . . .	174
V. Nocturne . . . . .	177
VI. Les arbres . . . . .	181
SAGESSE D'OCTOBRE . . . . .	185
I. <i>Les frondaisons blondes et brunes</i> . . . . .	187
II. <i>Oh ! naufrager vers une île lointaine</i> . . . . .	189
III. <i>Marjolaine est morte phtisique</i> . . . . .	191
IV. <i>Ecoute, l'heure passe</i> . . . . .	193
V. <i>Le cœur a soif, le cœur a faim</i> . . . . .	195
VI. <i>Quelle est cette musique et quelle est cette voix ?</i> . . . . .	197
VII. <i>C'est moi ! Je suis venue</i> . . . . .	199

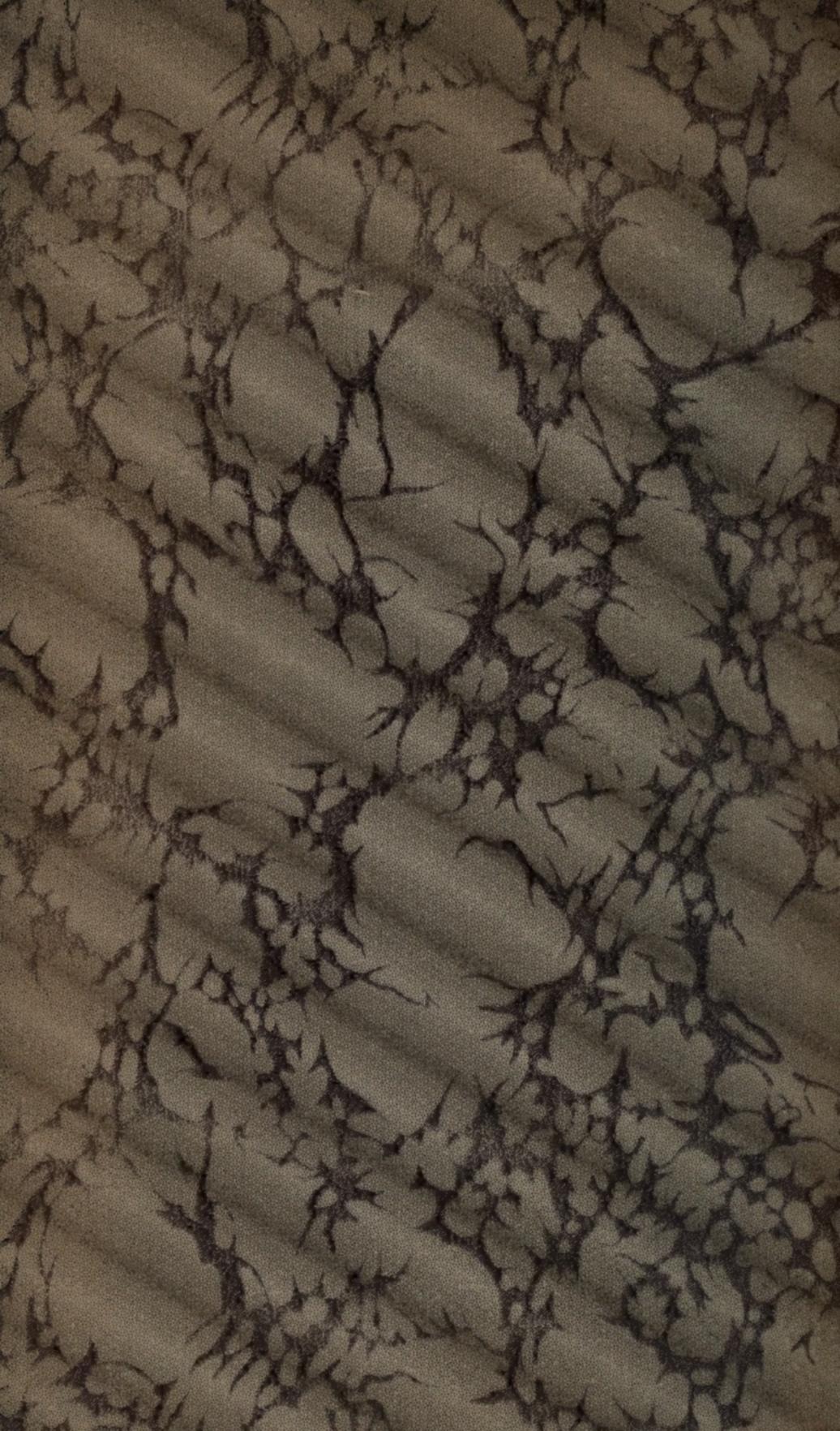
LIVRE IV  
LA NEIGE ET LES LAMPES

Intérieur . . . . .	203
A celui qui dort . . . . .	205
MESSE DES BERGERS . . . . .	209
Orgues . . . . .	211

Introït . . . . .	213
Kyrié . . . . .	215
Gloria . . . . .	217
Graduel . . . . .	220
Credo . . . . .	222
Offertoire . . . . .	225
Sanctus . . . . .	227
Benedictus . . . . .	229
Agnus Dei . . . . .	231
Postcommunion . . . . .	233
Orgues . . . . .	235
<b>GÉOGRAPHIE DES CLAIRS DE LAMPE</b> . . . . .	237
I. Rivière tropicale . . . . .	239
II. Eaux boréales . . . . .	243
III. Terre polaire . . . . .	248
IV. Ile océane . . . . .	253
<b>IMAGERIE DES SOIRS D'HIVER</b> . . . . .	257
I. Prélude . . . . .	259
II. Le parc . . . . .	261
III. Soleil couchant . . . . .	263
IV. La vitrine . . . . .	265
V. Le cerf . . . . .	269
VI. Image russe . . . . .	271
VII. Le livre allemand . . . . .	273
VIII. L'étable . . . . .	278
IX. Petit bonhomme . . . . .	280
<b>A CELLE QUI EST VENUE</b> . . . . .	289

---





PQ  
2621  
I56A74

Kinon, Victor  
L'âme des saisons

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

